Sciences historiques.

R. Drews, *Early riders. The beginnings of mounted warfare in Asia and Europe* : New York et Londres, Routledge, 2004, 218 pages, bibliographie, index.

L'A. soutient la thèse selon laquelle l'homme n'aurait su monter correctement à cheval qu'au début du 1er millénaire avant notre ère : il prend ainsi le contrepied de tous ceux, archéologues, historiens militaires, linguistes, « hippologistes », pour qui cet art aurait déjà été au point au 5e, 4e ou au moins 3e millénaire, et s'oppose en particulier à ce qu'il appelle la « M. Gimbutas tradition » qui voit des cavaliers armés déferler depuis la steppe au Nord de la Mer Noire et de la Caspienne pour amener avec eux dans leurs bagages la langue proto-indoeuropéenne. En réalité, pour lui, il n'y a donc pas de cavalerie militaire dans ces périodes reculées et, au Proche-Orient comme en Égée ou dans la steppe eurasienne, on ne savait pas manier l'arc, l'épée ou la lance à cheval avant 900. Après une brève introduction, six chapitres permettent de suivre aisément la démonstration de l'A. — Disons d'emblée que ce livre est d'une grande clarté et rend les choses accessibles sans difficulté aux non-spécialistes. En fait, le cheval a longtemps été utilisé comme source de nourriture ; c'était vrai à la Préhistoire (Solutré...), c'est encore vrai quand le cheval est domestiqué après 4000, et si l'on élève des chevaux pour leur viande, cela n'implique pas qu'on sache monter à cheval. Bien sûr, il y a certainement eu depuis longtemps des individus capables d'accomplir des exploits en étant juchés sur le dos d'un cheval, mais ces activités ludiques ou même sportives n'ont rien à voir avec l'existence d'une cavalerie militaire : vers 1700, au Proche-Orient et en Égée, c'est le chariot léger qui est inventé, et à la fin de l'Âge du Bronze, ce sont les combats de chars qui priment et non les affrontements de cavaliers (« serious riding began after the Bronze Age ended », p. 63) En fait, et même si les pantalons, les selles, la taille des chevaux ont quelque importance dans cette histoire, tout va changer réellement avec l'invention des mors de bronze, qui seuls permettent de guider un cheval : c'est la « bit revolution » (p. 95) au début du 1er millénaire, et l'A. de passer en revue les différents types de mors et leurs conséquences. Désormais capables de contrôler leur monture, les cavaliers pourront mener leurs raids de pillards et jouer un rôle de premier plan dans les guerres, comme le feront plus tard Huns et Mongols jusqu'à l'invention de la poudre : les « raiders » sont des « riders », une activité particulièrement en vogue au viie siècle, et on trouvera dans le livre des développements très suggestifs sur les Cimmériens et les Scythes. Après un sixième chapitre sur les empires iraniens et l'importance de la cavalerie perse sous-estimée par les historiens, on en arrive déjà à la fin de la prédominance de la cavalerie dans les affrontements militaires : c'est l'apparition de la phalange hoplitique qui signe ce déclin, même si la cavalerie ne disparaît pas pour autant des armées, bien entendu. « After Plataea, the Persians themselves conceded that archers and horse troops were no match for a hoplite phalanx » (p. 141), et l'on peut se demander si la naissance de la phalange hoplitique n'est pas liée seulement à une question militaire. C'est donc une histoire bien courte qui nous est contée ici, celle de la supériorité militaire de la cavalerie qui n'aura duré que deux siècles environ, mais dans le second quart du 1er millénaire, « it was armed riders who made history » (p. 148). Un livre remarquablement écrit, qui s'appuie sur diverses sources très bien maîtrisées, entre autres sur une littérature archéologique soviétique souvent

méconnue, et dans lequel il y a beaucoup d'informations à glaner tenant à des domaines très variés.

Jean-Paul Thuillier.

Giovanni Brizzi, *Le Guerrier dans l'Antiquité classique — De l'hoplite au légionnaire* (Préface et traduction de Yann Le Bohec) : Paris, éd. du Rocher, Coll. L'Art de la guerre, 2004, 258 pages.

« Un livre nouveau, original et intéressant ». C'est ainsi que Y. Le Bohec définit dans sa Préface ce nouvel ouvrage de cet excellent spécialiste (entre autres) de l'art militaire qu'est G. Brizzi. De son côté, l'auteur, dans l'Introduction, explique qu'il a renoncé au projet trop ambitieux de faire un manuel d'histoire militaire romaine et qu'il s'est contenté de suivre un *fil rouge :* celui-ci, partant de l'archétype homérique, amène le lecteur, à travers l'hoplite et la phalange macédonienne, jusqu'à cette admirable machine de guerre qu'est le légionnaire romain, dont on suit l'évolution depuis l'époque servienne jusqu'à Trajan, à travers l'affrontement romano-punique, puis l'expansion romaine. On reconnaîtra, de ci de là, la trace des travaux antérieurs de l'auteur. Mais, pour l'essentiel, il s'agit bien d'un livre original, dans tous les sens du terme.

Ce *fil rouge* est l'amélioration constante du guerrier, de sa panoplie, de sa tactique, en fonction de l'évolution de l'art de la guerre. Alors que le guerrier homérique est placé sous le double signe de *métis* et de *mania*, incarnées respectivement par Ulysse et Diomède (et non Achille, contrairement à ce qu'on croit communément), l'hoplite, véritable blindé sur pieds, ne doit son invincibilité qu'à sa capacité à manœuvrer impeccablement au commandement, autrement dit à l'*eutaxia*. Une première révolution eut lieu grâce à Épaminondas, qui, à Leuctres, trouva le moyen de pallier la faiblesse de la phalange hoplitique — à savoir le glissement de la formation vers la droite, dû à la volonté du guerrier de se protéger en s'appuyant sur son voisin — grâce à l'échelonnement en profondeur de ses unités. Philippe II porta l'efficacité de la phalange à sa perfection en la dotant de la sarisse, qui faisait d'elle un hérisson impénétrable. La technologie militaire étant ce qui se répand le plus vite de peuple en peuple, le soldat servien, à Rome, cherche d'abord à reproduire l'hoplite ; mais, assez vite, l'adoption de la tactique manipulaire associe de manière géniale la solidité de la phalange à une souplesse qui permet à la valeur individuelle de s'affirmer de nouveau : le corps à corps reprend ses droits, et l'épée devient aussi importante que la lance. Un intéressant développement rend justice à la *fides* militaire romaine. On appréciera aussi la mise en évidence des difficultés auxquelles se heurta la légion dans l'affrontement avec les Samnites : ni le terrain, ni les coutumes de ces peuples montagnards ne lui convenaient. Confrontée à la phalange pour la première fois dans la guerre contre Pyrrhus, la légion n'y fit pas non plus la preuve de son efficacité, quoi qu'on en ait dit.

Le chapitre sur l'affrontement entre Carthage et Rome est d'autant meilleur qu'on ne s'attendrait guère, *a priori*, à y trouver matière à une très grande originalité. C'est pourtant le cas. L'auteur y montre d'abord fort bien en quoi a consisté la « révolution » militaire des Barcides, tout en rendant un hommage mérité à leur maître spartiate Xanthippe. Mais le plus original est la manière dont l'auteur met en relations l'apparition du culte de *Mens*, après les grandes défaites romaines, avec la *noua sapientia* militaire, comme avatar romain de la *métis* grecque. Passionnant aussi le paradoxe qui fait de Scipion celui qui, contre Hannibal, perfectionna la

technique d'enveloppement inventée par les Barcides, comme celui qui fait d'Hannibal le vainqueur « virtuel » de Zama, où seule la ténacité du soldat romain empêcha la bataille de tourner au désastre.

On attendait évidemment le développement sur le choc entre la légion et la phalange : la mise en lumière du « défaut génétique » de la phalange, apparu alors, emporte l'adhésion. On retiendra ensuite l'idée forte que c'est l'affrontement avec les Ibères qui, en faisant naître l'unité intermédiaire de la cohorte, mieux adaptée à la nature de la guerilla, où excellent depuis toujours les peuples ibériques, porta la légion à son point de perfection. Ces deux révolutions, celle de Scipion et l'ibérique, sont pour l'auteur au moins aussi importantes que la professionalisation de l'armée due à la réforme marienne. G. Brizzi analyse ensuite le lien qui unit impérialisme romain, *pax Romana* et *ius gentium*. Puis il montre comment l'apparition de la monarchie augustéenne transforma profondément la relation entre l'armée et le pouvoir. Le livre s'achève, de nouveau, sur un double paradoxe : les Parthes n'ont, selon G. Brizzi, jamais constitué en réalité une véritable menace militaire (Crassus est tombé victime de son impéritie) et, si les Romains ont eu cette impression fausse, c'est parce que, après Crassus (et, ajouterons-nous, Marc Antoine, dont il ne parle pas), à partir de 116, les Parthes se servirent des Juifs comme « cinquième colonne » désorganisatrice dans l'Empire romain : associant à leur rêve de rédemption nationale le pouvoir parthe, les Juifs, ceux d'Orient comme ceux de la *diaspora*, innervèrent un vaste mouvement de résistance à Rome, dont profitèrent les Parthes. Avec les Juifs, c'est la guerre moderne qui fait son apparition, fondée moins sur la force militaire que sur le fanatisme religieux ou idéologique. Telle est la thèse qui clot le livre et on ne doute pas qu'elle va faire du bruit.

Excellement servi par des pages de bibliographie commentée à la fin de chaque chapitre et par des plans de bataille et des illustrations claires, ce livre, qu'on soit d'accord ou non avec toutes ses thèses, ne laissera pas le lecteur indifférent, tant il pétille d'intelligence au service d'idées neuves. On se souvient que G. Brizzi avait déjà fait grand bruit en reprenant avec brio la vieille thèse, à propos de la guerre des Gaules, du « pouvoir druidique » — thèse à laquelle nous avons nous-même apporté quelques arguments complémentaires. Avec ce livre, G. Brizzi bouscule en effet quelques idées reçues. Bien sûr, il est loin d'être exhaustif : l'auteur de cette recension regrette que la guerre des Gaules soit passée sous silence. Sans doute G. Brizzi a-t-il considéré qu'il s'était déjà suffisamment exprimé sur la question. Rien non plus sur la Germanie : on aurait pourtant aimé savoir ce que l'auteur pensait, par exemple, de Varus. Et, puisque le livre s'arrête à Trajan, il manque au moins quelques lignes sur la conquête de la Dacie, qui ne ressemble pas, sauf erreur de notre part, à ce qu'avaient l'habitude de rencontrer les troupes romaines. Enfin, sur les Parthes, on ne saura pas comment l'auteur, s'il avait dépassé l'époque trajane, aurait expliqué l'échec de Julien l'Apostat devant eux.

Mais, au-delà de ces regrets, il faut dire et redire que l'attention du lecteur ne faiblit pas tout au long de ce livre pétillant et subtil, servi en outre par la très bonne traduction de Y. Le Bohec. Il faut le lire, ne serait-ce que pour tenter d'affuter des réponses à ses arguments.

Paul M. Martin.

Jürgen Dummer et Meinolf Vielberg (Hrsg.) *Der Fremde—Freund oder Feind ? Überlegungen zu dem Bild des Fremden als Leitbild*, Altertumswissenschaftliches Kolloquium 12 : Stuttgart, 2004, 168 pages.

Huit articles figurent dans ce recueil :

— Albrecht Dihle, *Die Begegnung mit Fremden im Alten Griechenland*
— Klaus Dicke, *Der Fremde als Weltbürger : Zur Tradition und Relevanz des Kosmopolitismus*
— Jürgen Dummer, *Der Fremde in der christlichen Spätantike*
— Udo Ebert, *Der Fremde im Strafrecht*
— Friederike Heubner, *Die Fremden in Sallusts Afrika-Exkurs (Sall.*, Iug. 17-19)
— Dietrich V. Simon, *Der Fremde und das* Ius Peregrini
— Helmut G. Walther, *Antijudaismus in spätantiker Tradition ? Das Apokalypsen-kommentar des spanischen Abtes Beatus von Liébana*
— Michael Trowitzsch, *Gott, der Fremde*

Le premier article (A. Dihle) fait une revue rapide des rapports entre Grecs et « Barbares » depuis les origines. Si les Grecs appelaient « Barbares » les non-Grecs, ce n'était pas là une connotation négative ; cela tenait au fait qu'ils ne comprenaient pas leur langue. À l'origine, les Barbares sont traités avec respect, et même considérés avec fascination. Les Grecs savaient qu'ils leur devaient beaucoup de choses : alphabet, art de construire des navires, astronomie, médecine, et même une partie de leur mythologie. Commerce et voyages leur avaient appris à les connaître. Admiration pour l'Égypte (cf. Hérodote : sources du Nil, métiers à tisser, costumes, monuments, dieux). Supériorité morale des Barbares (cf. l'histoire du Scythe Anacharsis). Mais des différences s'établissent vite : les villes grecques passent sous la domination perse, même si les Perses respectent les traditions des vaincus. En même temps se développe l'idée que tous les hommes sont égaux ; puis l'hostilité contre le monde non grec, « ennemi héréditaire » ; c'est enfin la conception aristotélicienne suivant laquelle les Barbares sont faits pour « servir » (Isocrate et l'unité de tous les Grecs).

Les choses changent avec l'expédition d'Alexandre, qui veut unir Perses et Grecs (influence des philosophies orientales, syncrétisme religieux et hellénisation de l'Orient). La participation progressive des « Barbares » aux opérations militaires de l'Empire romain ouvre la porte à la *Constitutio Antoniniana* de 212 (la fin de l'article est malheureusement particulièrement confuse).

L'exposé de J. Dummer, qui s'intéresse à l'étranger dans l'Antiquité tardive chrétienne, fait ressortir la façon dont les chrétiens préfèrent parler des ξένοι plutôt que des βάρβαροι. Il est piquant de constater que, tandis que le païen Tacite (*Annales* 15,14,4) accuse les Juifs de pratiquer l'*odium humani generis*, les mêmes Juifs, devenus chrétiens, emploient plutôt le terme *peregrini* pour désigner les habitants des régions situées au-delà des limites de l'Empire ; on note aussi que le mot « barbare » est « neutre » (p. 71) la plupart du temps ; c'est seulement lorsque ces « étrangers » attaquent l'Empire que βάρβαροι prend une valeur péjorative.

Les pages consacrées par Udo Ebert à l'étranger dans le droit pénal (en fait le droit pénal allemand aux XIX^e^ et XX^e^ siècles) ne paraissent pas convenir à un ouvrage inséré dans une collection consacrée à l'*Altertumswissenschaft*.

Particulièrement intéressant et suggestif nous a paru l'article de F. Heubner (l'étranger d'après Salluste, *Iug.* 17-19). Même dans sa description des peuples de l'Afrique du nord, on perçoit les intentions politiques de l'historien latin : cf. 17,1

(p. 100) *gentes quibus nobis bellum aut amicitia fuit*. C'est en fait l'aspect militaire qui intéresse Salluste dans son évocation des ressources du royaume numide, dont les habitants, grâce notamment à la nature de leur nourriture et à une vie simple et rude, sont supérieurs aux troupes romaines quand celles-ci sont commandées par des généraux corrompus et avides. Salluste, qui avait été, en 46-45, proconsul de l'*Africa noua*, connaissait bien la région. De toute façon, le concept de « barbare » est influencé chez Salluste par des considérations impérialistes ; l'« étranger » est envisagé en fonction de son utilité pour Rome.

Très riche aussi, l'exposé de D.V. Simon sur le *ius peregrini*. L'étranger était libre et, quand sa patrie d'origine avait conclu avec Rome un traité de commerce, bénéficiait d'une protection, surtout s'il possédait un *patronus* romain. À *peregrinus* s'oppose *ciuis Romanus*. La loi des XII Tables (3, 7) précisait *aduersus hostem aeterna auctoritas* (*esto*), « à l'égard de l'étranger, la revendication doit être éternelle », c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de prescription au droit de propriété. Le pérégrin était donc exclu de l'*usucapio*. Ce n'est qu'avec l'édit de Caracalla qu'il y eut un « einheitliches Bürgerrecht » (p. 116). Il y a là une bonne étude des rapports entre *praetor peregrinus* et *praetor urbanus* en ce qui concerne la législation. Il faut attendre Gaius pour constater l'existence officielle d'un *ius gentium* qui concerne aussi bien les Romains que les *peregrini* ; à l'égard de ces derniers, il n'y a donc eu à Rome aucune discrimination.

Quel qu'en soit l'intérêt, les 24 pages consacrées par H.G. Walther à l'antijudaïsme présentent un défaut regrettable : le lecteur ne voit pas bien en effet le rapport entre la critique faite par l'abbé Beatus de Liébana (Asturies, fin du VIII^e^ siècle) à l'évêque Elipand de Tolède, accusé d'adoptianisme, et les mesures antijuives prises par les dirigeants du royaume wisigoth : les Juifs sont apparemment (la démonstration n'est pas claire) accusés de représenter l'Antichrist et de pactiser avec les Musulmans. L'hérésie adoptianiste (négation de la Trinité) fut combattue à la même époque par Alcuin (concile de Francfort en 794), avec l'appui de Charlemagne. La dernière phrase de l'article, particulièrement significative (p. 149), est à citer intégralement : « Auch der getaufte Jude sollte und musste nun hinfort dem Christen ein Fremder sein, wenn erst Spanier und Christ sein als identisch galten ».

La dizaine de pages qui terminent le livre consistent en une suite d'interrogations et affirmations, dans un épanchement métaphysico-théologico-lyrique. En face des échecs successifs de l'humanité, seul Dieu, l'étranger, peut résoudre nos problèmes et apaiser notre inquiétude. Le ton est pascalien, le style — haletant, répétitif, souvent fumeux et chaotique —, non. Ainsi formulé, un appel aussi exalté à la conversion peut-il être efficace ?

Quelques remarques de détail :

— les références à la *Politique* d'Aristote (p. 30, note 18) 1275 *b* 12 et 1280 *b* 36 correspondent dans l'édition de la *CUF* à 1252 *a* 4 et 1285 *a* 6 ;

— l'édition du *Bellum Iugurthinum* est postérieure, non de 50 ans, mais de 70 ans à la guerre de Jugurtha (p. 100) ;

— la citation (p. 106) de *Bell. Iug.* 46, 5 est à corriger : *in agris* et non *in agros*.

— une coquille : *Antoniniana* et non *Antoniana* (p. 116, l. 7).

P. Jal.

Philippe Moreau, Prohibitae nuptiae. *L'inceste à Rome* : Paris, Les Belles Lettres, coll. Études Anciennes, série latine, 62, 2002, 451 pages.

Ph. Moreau aborde un sujet difficile, dont le titre même révèle l'ambiguïté, puisqu'il traite à la fois des interdits matrimoniaux et de l'inceste, comme si les deux notions se recouvraient. Mais il y a eu à Rome d'autres mariages interdits qu'entre parents (entre patriciens et plébéiens au début de l'époque républicaine, entre ingénus et esclaves...), et surtout le terme *incestus* est lui-même équivoque, puisqu'il désigne aussi bien l'union prohibée entre proches que la faute sexuelle d'une Vestale. L'auteur envisage son sujet d'un point de vue sociologique, car son ouvrage s'intègre en fait dans une recherche plus large qui constituait une thèse de Doctorat d'État sur *Les relations de parenté et d'alliance et leurs représentations dans la Rome ancienne*. Dans cette perspective, l'étude descriptive et historique des prohibitions matrimoniales est excellente. L'analyse rigoureuse des textes, aussi bien littéraires que juridiques, aboutit à des conclusions solides. On appréciera tout particulièrement les développements consacrés à Catulle, qui manifeste une véritable obsession de l'inceste. Mais il n'est pas le seul : le rejet de l'inceste est unanime. Ph. Moreau en cherche l'explication dans l'organisation sociale de la communauté humaine. En effet, la parenté est un système ordonné qui situe les membres d'un groupe les uns par rapport aux autres ; l'inceste bouleverse cette structure. Il ne s'agit pas seulement des enfants nés de ces unions, mais des deux partenaires que l'on peut par exemple aussi bien qualifier de père et fille que de mari et femme. En changeant leur statut l'un par rapport à l'autre, les partenaires d'un inceste brouillent la terminologie de la parenté. Ph. Moreau montre bien l'effet pervers de ce bouleversement. Les dénominations primant sur la faute elle-même, ce rôle majeur de la terminologie permit une évolution de la notion d'union incestueuse : l'extension des termes aboutit à étendre le cercle des parents interdits. Si une femme appelle « père » son beau-père, elle doit avoir envers lui la même attitude qu'envers un père et par conséquent toute relation sexuelle avec lui devient un inceste. On constate une double évolution dans le domaine des interdits matrimoniaux : la définition originelle était rigoureuse mais limitée ; à partir du III^e^ siècle av. J.-C. et jusqu'au Haut Empire, il y a une tendance à un certain relâchement de l'interdit ; puis la tendance s'inverse et le cercle des parents prohibés s'élargit : c'est ainsi que l'interdiction des mariages entre *cognati* est présente très tôt, tandis que la désapprobation frappant l'union avec des *adfines* n'apparaît que plus tard. Ainsi Crassus épouse la veuve de son frère — mariage prohibé ultérieurement — sans que Cicéron s'en offusque. L'attitude du christianisme devenu dominant avec les empereurs chrétiens est complexe ; on a dû modifier l'idée longtemps admise que c'est sous l'influence de la pensée chrétienne que les empereurs, depuis Constance II en 342, auraient élargi le cercle des unions prohibées : en fait, il semble que la morale chrétienne ait repris la morale sexuelle nouvelle des païens. La fin du IV^e^ siècle voit s'affronter deux courants opposés : certains milieux, souvent pour des raisons patrimoniales (crainte de voir les biens familiaux passer aux mains d'une autre famille), souhaitent pratiquer des unions internes à leur groupe ; mais une tendance moralisante cherche à étendre les interdits à une parentèle large. D'autre part, l'extension de l'Empire posa des problèmes délicats, car certains peuples pratiquaient couramment l'inceste avant la domination romaine (l'Égypte par exemple) ; il y eut des accommodements avec la prohibition romaine, notamment par l'institution d'un *ius gentium* plus souple que le *ius ciuile*, et l'on admit l'excuse de l'ignorance. Mais là aussi la tolérance des juristes classiques fut contrecarrée par la suite ; un édit de Dioclétien supprime la notion de *ius gentium*

en proclamant la supériorité de la morale romaine sur les dérives orientales. Ph. Moreau brosse ainsi un tableau suggestif des multiples facettes des prohibitions matrimoniales, avec toutes les subtilités qu'engendraient la confusion des termes de parenté et l'évolution des interdits.

Le parti pris sociologique de l'auteur se manifeste également à propos de l'origine de la prohibition de l'inceste. Tout serait fondé sur le système de répartition des femmes entre groupes sociaux, et c'est ainsi qu'il rend compte de la double acception du terme *incestus* : on ne peut, sous peine de commettre un *incestus*, s'unir à une femme qui, en vertu des règles d'échanges matrimoniaux, doit revenir à un homme d'un autre groupe ; quant à l'union avec une Vestale, elle est interdite parce que, soustraite par la *captio* à sa famille d'origine, elle n'appartient à aucun groupe et ne peut donc faire partie du système d'échange. Mais, Ph. Moreau le reconnaît, l'analyse sémantique montre que l'*incestus* est une faute religieuse : le terme est formé sur *castus*, qui se réfère à l'observance exacte des rites, et influencé par *carere*, qui évoque l'abstinence : il désigne donc un manquement aux règles religieuses par l'accomplissement d'un acte interdit. Et les Anciens s'accordent à considérer l'inceste comme un *nefas*. Or une quinzaine de pages seulement sont consacrées à la dimension religieuse de l'inceste : elle s'expliquerait par le fait que l'ordre social réglant les échanges matrimoniaux était senti par les Romains comme l'expression du *fas*, cet ordre naturel du monde sur lequel veillent les dieux. La priorité est donc accordée à l'interprétation sociologique ; la religion ne joue qu'un rôle secondaire de garantie divine. Mais c'est négliger le fait que l'inceste, avant d'être une atteinte aux interdits matrimoniaux, est d'abord une faute sexuelle, matérielle : il y a inceste en cas de relations sexuelles interdites, qu'il y ait ou non union matrimoniale. Cette faute sexuelle génère une souillure qui exige des procédures religieuses d'expiation. Nous n'avons certes qu'un seul témoignage sur le traitement religieux de l'inceste, mais il est parlant. Il s'agit du passage de Tacite qui signale les mesures prises par Claude à propos d'un prétendu inceste de Silanus avec sa sœur Calvina. Ph. Moreau fait une très bonne analyse de ce texte, mais sans insister sur l'essentiel : il s'agit visiblement d'une procédure de procuration prodigiale ; elle comporte l'élimination des porteurs de la souillure (l'un se suicide, l'autre est chassée d'Italie) et la célébration par les pontifes de rites archaïques destinés à purifier la cité et à apaiser les dieux. On voit bien que l'inceste est considéré comme un *prodigium* lorsqu'au même moment Claude hésite à épouser sa nièce Agrippine parce que l'on redoute que cette union incestueuse ne provoque quelque calamité publique. G. Wissowa n'avait sans doute pas tort en supposant que les rites censés remédier à l'inceste de Silanus devaient en réalité « procurer » celui de Claude. Le traitement de l'inceste par une procédure prodigiale montre qu'il ne s'agit pas d'une simple atteinte à un interdit matrimonial d'origine sociale, mais d'une souillure provoquée par le viol d'un tabou religieux. Quant à l'inceste de la Vestale, il est encore plus improbable qu'on puisse le considérer comme une atteinte au système d'échanges matrimoniaux. Il est bien connu que l'inceste de la Vestale était considéré et traité comme un *prodigium* souillant la cité : l'ensevelissement de la coupable est une élimination rituelle d'un objet irrémédiablement souillé. Là aussi il s'agit d'une faute sexuelle, qui n'a rien à voir avec les interdits matrimoniaux. L'interdit qui frappe la relation avec une Vestale est lié à son statut religieux, qui l'oblige à être en permanence une *uirgo*.

L'ouvrage de Ph. Moreau est donc une excellente analyse sociologique de l'interdit matrimonial fondé sur une parenté plus ou moins proche entre les partenaires ; certes l'étude est plus faible en ce qui concerne la nature de la faute sexuelle que constitue l'inceste et sa dimension religieuse, mais on n'en tiendra pas rigueur

à l'auteur, dont les préoccupations étaient orientées vers la conception romaine de la parenté et non vers les interdits religieux en matière de relations sexuelles.

Nicole Boëls-Janssen.

La météorologie dans l'Antiquité : entre science et croyance. Actes du Colloque International Interdisciplinaire de Toulouse, 2-3-4 mai 2002, textes réunis par Christophe Cusset (Centre Jean Palerne, Mémoires XXV) : Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2003, 539 pages.

Ce n'est que depuis quelques années qu'un intérêt pour la météorologie antique et les phénomènes atmosphériques est apparu. Après la synthèse faite par L. Taub, la publication des actes du colloque de Toulouse tenu en 2002 permet de mesurer l'importance de ce savoir dans la pensée antique, l'étendue de son champ et les nombreuses pistes qui restent encore à explorer aussi bien dans l'exploitation littéraire du temps qu'il fait que dans l'histoire des théories. La première partie, « Introduction à la météorologie dans l'Antiquité », témoigne de cette diversité : si l'étude de la météorologie peut amener à s'interroger sur les événements et catastrophes naturels et leurs descriptions, comme peut le faire Michel Debidour à propos des villes englouties (p. 35-49), et aboutir ainsi à une réflexion générale sur le climat méditerranéen comme celle qui clôt le volume (Bernard Bousquet et Pierre-Yves Péchoux, p. 467-486), l'essentiel du colloque n'est pas là, mais bien dans l'interrogation sur le savoir antique météorologique que pose Étienne Wolff dans son titre : les Romains s'intéressaient-ils au temps qu'il fait ? Ce livre y répond par l'abondance des communications aussi bien sur le monde grec que romain. Domaine parfois négligé de la recherche, la perception antique du temps qu'il fait n'est pas une préoccupation secondaire, loin s'en faut. La communication de Jean Soubiran (« La météorologie à Rome : thèmes et textes », p. 49-65) en montre toute la portée en dégageant les thèmes et les problématiques dans une synthèse très éclairante qui recense les différents textes latins et les domaines de savoirs concernés : si la pensée d'Aristote et celle de Théophraste sont évidemment les bases de toute réflexion météorologique, Jean Soubiran montre clairement (p. 50) qu'il existe trois volets qui constituent la météorologie antique : la prévision du temps, l'étude scientifique des phénomènes dans une recherche des causes et une description de leurs processus, et enfin les rapports des phénomènes avec la religion, la divination, la médecine et la littérature, c'est-à-dire sa place dans les sciences humaines. De fait c'est bien autour de ces trois axes que se répartit l'ensemble des communications, même si le plan adopté par C. Cusset intègre d'autres catégories (2. De la mythologie à la météorologie, 3. Approches poétiques des phénomènes météorologiques, 4. Philosophie et météorologie, 5. De la technique en météorologie). Ainsi se répondent, de partie en partie, la communication de Germaine Aujac (« Les prévisions météorologiques en Grèce ancienne », p. 13-26), celle de Wolfgang Hübner (« L'astrométéorologie dans l'Antiquité romaine », p. 75-96), celle de Béatrice Bakhouche (« Les pronostics solaires chez Aviénus ou les métamorphoses de l'écriture », p. 291-304), celle de Jean Bouffartigue (« Les prévisions météorologiques tirées de l'observation des animaux. Etude des sources antiques », p. 397-414), celle de Charles Guittard (« Les calendriers brontoscopiques dans le monde étrusco-romain », p. 455-467) : l'ensemble donne une vision des modalités de la prévision météorologique antique, depuis l'astrométéorologie jusqu'aux signes des animaux, et montre l'importance des *Phénomènes* d'Aratos et de ses adaptations. La question de la divination est ainsi posée et la communication de José Kany-

Turpin (« Météorologie et signes divinatoires dans le *De diuinatione* de Cicéron », p. 367-379) permet de voir le regard critique qui pouvait se poser sur ces pronostics à la lumière des théories existantes. Le système aristotélicien est évidemment essentiel dans une approche rationnelle et théorique : il ne se comprend que dans une approche plus générale de la mutation matérielle dont le livre IV témoigne, malgré les doutes sur son authenticité. Guillaume Dye montre en particulier l'importance de la chaleur et de l'humidité dans une théorie de la cohésion matérielle (p. 305-316). Anne Merker rappelle la théorie de l'arc-en-ciel exposée par le Stagirite dans les *Météorologiques*, ses limites et ses contradictions (p. 317-330). Mais c'est bien la question des vents et celle de l'action du soleil qui sont déterminantes, aussi bien dans l'œuvre du Stagirite que dans celle de Théophraste. Jean-Pierre Levet (« Anémologie et philosophie dans le traité *De uentis* de Théophraste », p. 331-344) explique clairement l'anémologie de ce dernier en en indiquant l'originalité mais aussi la filiation par rapport à la pensée d'Aristote. Michel Federspiel (« Le soleil comme *mouens repellens* dans le *De uentis* de Théophraste et la double antipéristase », p. 415-436) démontre lui aussi l'intérêt de l'explication de Théophraste dans l'application d'une dynamique du chaud et du froid. Mais c'est le système d'Adamantios dont l'originalité est mise en valeur par Pascal Luccioni : elle vient d'une intégration de l'explication pythagoricienne, mais aussi d'une utilisation de la métaphore qui transforme la théorie en une poésie du météore. C'est que l'écriture n'est pas secondaire dans ces traités de météorologie et permet souvent de comprendre le cheminement d'une pensée et d'éclaircir certaines théories : tel est le cas des *Questions Naturelles* dont Hubert Zehnacker montre la complexité à la fois du point de vue du genre et de l'ordre des questions (« La météorologie dans les *Questions naturelles* de Sénèque », p. 379-396). Il en souligne la progression logique dans un savoir cumulatif et une rhétorique très différente de celle d'Aristote. De même, Béatrice Backhouche insiste sur l'apport littéraire de la traduction d'Aviénus : œuvre de savoir, elle transforme dans l'écriture la météorologie d'Aratos, en particulier par une surdétermination de la figure du soleil. Mais c'est l'usage mythologique et littéraire des phénomènes météorologiques qui constitue une grande partie du colloque. Qu'il s'agisse des récits de bataille (David Bouvier, « Le vent soufflait-il le matin de la bataille de Salamine ? Réflexions sur l'exploitation stratégique des phénomènes atmosphériques et météorologiques dans les récits de bataille en Grèce antique », p. 243-262) ou de la tragédie antique (Annie Lebeau, « Orages et embellies chez Euripide », p. 263-274) ou de la poésie grecque et latine (Paul Wathelet, « La météorologie dans les comparaisons homériques », p. 203-216 ; Françoise Morzadec, « Brumes et nuages dans les épopées de Lucain, Stace et Silius Italicus : entre mythologie et météorologie », p. 179-200 ; Michel Briand, « La figuration poétique des météores dans l'épinicie classique : entre gestes divins et passions humaines », p. 217-242 ; Jean-Pierre Aygon, « Météorologie et épidémie : le topos de la peste chez les poètes latins », p. 275-290), les météores amènent des développements signifiants, associant le pouvoir métaphorique de la langue à la force d'évocation de ces phénomènes spectaculaires. Aussi n'est-il pas étonnant de les voir associés à la magie et à l'enfer (Alain Moreau, « Une pratique des magiciennes et sorcières de l'Antiquité : les perturbations astrales et météorologiques », p. 169-178) ou à la question des monstres (Blandine Cuny-Le Callet, « Les monstres dans la météorologie de Lucrèce », p. 345-366). Leur intégration dans la mythologie est aussi remarquable et marque souvent la frontière ténue entre l'interprétation astrale et météorologique comme pour la figure d'Orion (Jean-Michel Renaud, « Orion : de la météorologie à la mythologie », p. 159-168), ou encore au moment des funérailles de Patrocle (Françoise Bader, « L'astronomie de l'*Iliade* et la météorologie de funérailles de

Patrocle », p. 97-150), ou encore l'importance de thèmes magiques et mythiques qui se focalisent autour de certains lieux (Alain Ballabriga, « Le mythe d'Éole et la météorologie des Lipari », p. 151-158). Ce panorama montre ainsi que la pensée météorologique antique est un témoin important de la perception du monde par l'Antiquité et révèle une diversité et une originalité masquées trop souvent par un système aristotélicien dominant. Les remarques — parfois trop répétées et souvent sans grande portée dans ce colloque — sur les limites du savoir antique et l'écart par rapport à une pensée scientifique postérieure perdent ainsi de leur force grâce aux apports de la majorité des communications qui soulignent au contraire tout l'intérêt épistémologique, mythique et littéraire des textes antiques : le phénomène météorologique y apparaît comme objet de savoir, d'enquête naturelle et de construction imaginaire, ce qui se dégage aussi bien de l'introduction de Christophe Cusset que de la conclusion de Jean-Claude Carrière. Ce colloque apparaît ainsi comme un appel à la recherche et à l'approfondissement.

Joëlle Ducos.

Thierry Camous, *Le roi et le fleuve. Ancus Marcius Rex aux origines de la puissance romaine* (Collection d'Études Anciennes, 62) : Paris, Les Belles Lettres, 2004, XIV-381 pages, 4 cartes.

Comparé à ceux des autres règnes, le dossier d'Ancus Marcius est généralement tenu pour mince. D'autre part, même relu dans la perspective de l'idéologie trifonctionnelle, il n'a pas la cohérence de ceux de ses prédécesseurs. Mais, dans un passé récent, notre connaissance des conditions économiques du Latium à l'époque de l'Orientalisant s'est considérablement accrue grâce aux archéologues. À la lecture de certains travaux consécutifs à leurs découvertes, on constate que la figure du quatrième roi éveille un regain d'intérêt chez les chercheurs.

Le livre de T. Camous vient donc à son heure : il propose en effet une lecture globale d'une documentation dont les composantes littéraires et archéologiques forment à ses yeux un tout homogène qu'il analyse à la lumière du principe directeur auquel l'ouvrage doit son sous-titre. Sur cette base, il étudie tour à tour la tradition relative à Ancus Marcius (40 p.), le témoignage de l'archéologie sur l'évolution du Latium pendant les quatre phases de la chronologie maintenant canonique et sur les *primordia* de la Ville future, de l'âge du bronze jusqu'à l'époque du quatrième roi (170 p.), avant de développer dans une troisième partie un essai de reconstitution de sa geste.

En ce qui concerne la première partie, qui conduit T. Camous à reconnaître dans Ancus un personnage complexe, pacifique et belliqueux, désireux d'asseoir la prospérité de sa ville et attentif aux besoins de son peuple, nous noterons en premier lieu que l'étude du témoignage des *Antiquités Romaines* méritait d'être affinée. Cela dit, l'auteur a vu juste dans son rejet de la théorie selon laquelle, à commencer par la fondation d'Ostie, la geste du quatrième roi serait née et se serait développée autour de C. Marcius Rutilus et des autres Marcii du IV^e^ siècle. Reste que les *Marcii Reges* méritaient plus que la brève allusion à Q. Marcius Rex, *pr.* 144, qui se lit p. 49. Ce surnom est attesté chez les descendants de M. Marcius, *rex sacrorum* mort en 210. Il est évident que chez les *Marcii* qui le portèrent, ce *cognomen* était une raison de se réclamer du quatrième roi. Un indice donne à penser que le souvenir d'Ancus doit quelque chose à ce rapprochement : il s'agit d'une tradition aberrante conservée par Pline (*Nat.* 31,41) selon laquelle ce roi avait entrepris de conduire l'*aqua Marcia* à Rome, avant que son œuvre ne fût parachevée par Q. Marcius Rex.

La deuxième partie du livre se développe autour des deux pôles que sont le Latium et la ville du quatrième roi. Le Latium de cette période est un espace ouvert à de multiples échanges qui ne vont pas sans rivalités et tensions entre des communautés dont beaucoup étaient en train d'accéder au statut de cité-État, s'il faut en juger par les fortifications qu'elles se donnaient. Parmi elles, Rome vient en bonne place : née du noyau dont la fondation par Romulus fut un acte « politique et religieux » (p. 161, où l'auteur adhère aux conclusions d'A. Carandini) et des synécismes qui suivirent, elle avait en effet ses institutions, ses cultes et ses clivages sociaux. Le Tibre, le Forum boarium et le système des *uiae* Campana et Salaria lui valaient un rôle important dans le commerce et la redistribution du sel venu de l'embouchure de son fleuve ainsi que d'autres marchandises, puisque, depuis longtemps, son site était fréquenté par des artisans et des négociants venus des mondes étrusque, grec et, peut-être, phénicien.

La reconstitution de l'œuvre du quatrième roi qui nous est proposée sur ces bases s'articule autour des trois thèmes suivants : l'expansionnisme d'Ancus dans le Latium, principalement en direction de la mer, la fondation par lui d'une Ostie « préostienne », et les rapports, sous son règne, de Rome avec l'Étrurie. En ce qui concerne le premier, l'auteur développe l'idée que les conquêtes assignées par la tradition à Ancus Marcius sont le reflet d'une politique cohérente, aux motivations avant tout économiques. Ses efforts tendirent en effet à rendre possible le contrôle de Rome sur les routes qui longeaient le cours du Tibre dans sa partie la plus basse et du commerce qui se faisait par le fleuve ou par ces itinéraires. La fondation d'Ostie ou, plus exactement, d'un point d'appui fortifié, que T. Camous situe sur la rive droite du Tibre, fut le couronnement de cette politique : ne parachevait-elle pas la construction du pont Sublicius et l'annexion du Janicule ?

Malgré les réserves émises par J. Poucet sur le caractère opératoire et le bien-fondé de cette notion, nous inclinons à reconnaître en l'espèce un poids certain à « la convergence des données littéraires et archéologiques », même si l'on sait maintenant que les découvertes faites à Castel di Decima n'ont pas la portée qui leur fut reconnue aussi longtemps qu'on pensa pouvoir croire que ce site était celui de l'antique Politorium. Pour ce qui est d'Ostie, la prudence reste de rigueur, mais, au moins à titre conservatoire, nous ne nous sentons pas le droit de rejeter l'hypothèse d'une présence romaine à l'embouchure du Tibre à l'époque du quatrième règne. Cela dit, T. Camous aurait dû se garder de faire intervenir dans le débat sur sa localisation la tradition relative à la *Fossa Quiritium*, puisque les témoignages anciens en font état soit à propos d'Ostie, soit à propos du rattachement de l'Aventin à Rome. Notons en passant que cette bivalence pourrait nous ramener sur la rive gauche du Tibre.

Reste que l'armée « gentilice » (?) dont Ancus disposait était inadaptée à la réalisation de sa politique expansionniste. Pour T. Camous, c'est à l'aide du futur Tarquin l'Ancien qu'il dut de pouvoir mener à bien celle-ci. Dans la mesure où la diffusion de l'armement hoplitique est bien attestée en Etrurie au VII^e^ siècle, ses lecteur sont invités à reconnaître dans ce personnage un « condottiero » venu de Tarquinies se mettre au service d'Ancus Marcius, avec la « grande compagnie d'hoplites professionnels » qu'il avait réunie. Cette hypothèse, qui s'inscrit dans le droit fil des travaux de G. Valditara, ne laisse pas de séduire, s'il est vrai que quelques passages des *Antiquités Romaines* donnent à penser que le destin de Lucumo ne fut pas sans évoquer celui de Macstarna/Servius Tullius à ses débuts. Enfin, même si les témoignages anciens relatifs à sa fin sont imprécis, T. Camous n'exclut pas, au vu de *Vir. ill.* 6, 5, la possibilité qu'Ancus Marcius ait dû s'effacer devant Lucumo/Tarquin.

Écrit le plus souvent au potentiel — mais pouvait-il en être autrement ? —, ce livre conduit à une reconstitution du quatrième règne dont la trame ne peut s'apprécier qu'en termes de vraisemblance. En règle générale, cette exigence est satisfaite, bien qu'il puisse arriver à l'auteur de « passer en force ». Des nuances, sinon des retouches, doivent néanmoins être apportées à l'image d'Ancus telles qu'elle ressort de ce livre. La première tient au fait que ce roi belliqueux est crédité par les Fastes d'un seul triomphe, alors que Romulus, Tullus Hostilius, Tarquin l'Ancien et Servius Tullius étaient censés en avoir célébré trois, et Tarquin le Superbe deux, malgré le discrédit qui s'attachait à sa mémoire. À supposer, en d'autres termes, que les traces d'un effort pour interpréter la geste d'Ancus dans une perspective trifonctionnelle totalisante affleurent dans la vulgate de son règne, elles se réduisaient en définitive à peu de choses en ce qui concerne la deuxième fonction : s'il est mentionné dans les *Antiquités Romaines*, cet unique triomphe est au demeurant ignoré de Tite-Live. Dans un autre ordre d'idées, il nous paraît excessif d'assigner au quatrième règne une coloration démagogique, voire « tyrannique » (p. 282). Ennius 3,147 5 Sk., Lucrèce 3,1025 et Virgile, *En.* 6,818 ne suffisent pas à faire oublier qu'à la différence de ce qui est le cas pour Servius Tullius, aucun témoignage ne garde le souvenir d'un culte populaire rendu à sa mémoire.

Bref, un travail qui tire un parti satisfaisant des tendances actuelles de la recherche et qui, par la documentation archéologique et topographique qu'il regroupe et discute, rendra assurément des services. En ce qui concerne les témoignages littéraires, il peut arriver que l'auteur leur accorde une portée qu'ils n'ont pas. Nous nous bornerons ici au cas d'*OGR* 12, 3, passage utilisé p. 168 à l'appui de la thèse selon laquelle des salines existaient de part et d'autre de l'embouchure du Tibre. L'ennui est que les *duo stagna* en question sont expressément situés (*ibid.*, 12, 4) dans l'*ager Laurens*, à l'endroit où Énée allait fonder Lavinium.

Jean-Claude Richard.

Klaus Bringman, *Geschichte der römischen Republik von den Anfängen bis Augustus* (Beck's Historische Bibliothek) : Munich, C.H. Beck, 2002, 463 pages.

Cet ouvrage nous paraît avoir été conçu à l'intention d'étudiants d'histoire romaine en début de cursus, mais il s'adresse aussi, à notre sens, à la partie du grand public dont l'intérêt va à l'antiquité classique. Le découpage de la matière est celui que l'on attend (I, *Rome et l'Italie* — II, *Rome et le monde méditerranéen* — III, *La crise de la République et ses causes* — IV, *La fin de la République* — V, *Auguste et le « couronnement » de la République*), même si la dernière partie laisse quelque peu le lecteur sur sa faim, dans la mesure où l'exposé y est plus rapide que dans les précédentes. À quoi l'on ajoutera une *Chronologie* de trois pages plus que prudente en son début et quinze pages d'orientation bibliographique.

Jean-Claude Richard.

K.J. Hölkeskamp, *Rekonstruktionen einer Republik*, Historische Zeitschrift, Beiheft 38 : Munich, 2004.

Ce petit ouvrage, dont le contenu répond mieux au sous-titre *Die politische Kultur des antiken Rom und die Forschung der letzten Jahrzehnte* qu'au titre lui-même, se présente comme une suite de réflexions sur quelques aspects, surtout institutionnels, de la République romaine. Après un rappel des principaux travaux consacrés à ce domaine depuis Th. Mommsen, en passant notamment par F. Münzer, R. Syme, C. Meier, M. Gelzer et surtout F. Millar, l'auteur étudie le concept de constitution et l'influence du *mos maiorum*. Les « assemblées » ont, à Rome, une compétence très limitée (rôle majeur du magistrat qui les préside, et, pour les décisions importantes, du sénat). Place considérable de la « hiérarchie » (les grandes *gentes*). Plusieurs pages, de bonne qualité, concernent ensuite l'ensemble des « civic rituals » : la foule est particulièrement sensible à l'effet produit par les statues, les inscriptions, les monnaies, etc., bref, à tout ce qui constitue l'« identité collective » du *populus Romanus* et assure en son sein la *memoria*. Ainsi s'effectue la communication, elle-même à la base de l'idéologie (rôle des *contiones*, des cérémonies religieuses traditionnelles). Bonne étude de la *fama* dont les fluctuations peuvent être importantes (culture compétitive à travers les membres de la classe dominante). Bien entendu, il faut, de la part des citoyens, un « consentement », l'acceptation d'un « capital symbolique ». Le « crédit » acquis par les *gentes* célèbres n'exclut pas la « concurrence », dont on perçoit les effets pendant plusieurs siècles.

La démonstration aurait beaucoup gagné si l'exposé avait été conduit avec davantage de rigueur. Le goût abusif de l'auteur pour les abstractions à prétentions philosophiques (tous les records sont battus dans la conclusion) rend la lecture de plusieurs pages particulièrement pénible.

P. Jal.

Koenrad Verboven, *The Economy of Friends. Economic Aspects of Amicitia and Patronage in the Late Republic* (collection Latomus, volume 269) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2002, 399 pages.

L'idée maîtresse de ce livre est que les liens d'*amicitia* et de patronage sont à la base de stratégies qui conditionnent pour une part les destins individuels, que ce soit dans l'élite « romaine » ou dans le monde des affaires comme dans celui du commerce. Dans ces milieux qui se réclament des valeurs de *fides*, d'*existimatio* et de *dignitas*, ils se traduisent par des *beneficia* qui sont autant d'*officia* ou devoirs. La catégorie de *beneficia* à laquelle K. Verboven a choisi de s'intéresser est celle du don de sommes d'argent substantielles, dont les exemples abondent dans la correspondance de Cicéron et dans celle de Pline le Jeune. Ces dons appellent des contre-dons en l'absence desquels la relation d'*amicitia* devient inégale et se transforme en un rapport de clientèle qui n'est plus celui des temps anciens. Il n'est pas rare cependant que celui-ci doit désigné par les mots *amicitia*, *necessitudo* et *familiaritas*.

L'ouvrage étudie dans un premier temps les diverses formes de don. Il traite ensuite des prêts, des cautionnements, puis des héritages, des legs et de la tutelle, enfin du rôle des réseaux d'*amici* dans l'organisation et le développement des activités économiques. À la connaissance approfondie des institutions et du droit romains dont il fait preuve au fil de ses analyses, l'auteur ajoute un intérêt marqué

pour les problématiques d'ordre économique, qui le conduit à des mises au point souvent bienvenues.

Jean-Claude Richard.

Luca Fezzi, *Falsificazione di documenti pubblici nella Roma tardorepubblicana (133-31 A. C.)* : Florence, Le Monnier, 2003, 151 pages.

Cet ouvrage propose un recueil et une analyse des différents cas de falsification de documents publics connus à la fin de la république ; une introduction précise les données de la recherche sur la question tout en cherchant à définir la falsification. Pour les 34 cas recensés sont chaque fois indiquées les sources et la bibliographie ; les circonstances de la falsification sont précisées et l'auteur indique ensuite ce qu'il nomme la « dynamique de la falsification » et le but de la falsification. L'examen est précis et minutieux ; il fait bien entendu intervenir des situations très variées : destruction de documents dans un incendie, noms éliminés ou ajoutés sur des registres, sénatus-consultes mis sous le nom de Cicéron en 46, création de faux documents attribués à César par Antoine... Les falsifications sont présentes dans les grands moments de l'histoire romaine : proscriptions de Sylla, conjuration de Catilina (avec quelques réserves formulées par l'auteur) ; elles sont évidemment liées aux malversations d'un Verrès. Mais que penser de la correction opérée par Pompée en ajoutant le nom de César, alors que la *lex de iure magistratuum* de 52 était déjà gravée et portée à l'*aerarium* ? faut-il ajouter à cette liste l'accord passé en 54 entre les consuls et les candidats au consulat ? La falsification prend donc des formes multiples ; L. Fezzi a voulu les classer et établir une typologie mais c'est peut-être ce classement la partie la moins convaincante de ce travail : bien entendu, la création d'un document ou l'altération d'un document existant (sa destruction, peut-être) constituent les formes les plus évidentes de falsification ; on restera plus réservé devant le « faux idéologique », qui paraît regrouper tout ce qui est fausse déclaration, d'autant plus que les cas étudiés ne semblent s'adapter qu'imparfaitement à ces catégories inspirées du droit contemporain. Mais cette étude minutieuse révèle la variété et la diversité des falsifications ; une conclusion et une bibliographie abondante complètent les analyses et font de cet ensemble un utile instrument de travail.

Michèle Ducos.

Iris Maeckel, *Das Zeitbewusstsein und der Bürgerkrieg. Eine Untersuchung zur geistigen u. politischen Situation im Umbruch zwischen Republik u. Principat*, Göttinger Forum für Altertumswissenschaft. Beihefte. Herausgegeben von Siegmar Döpp u. Jan Radicke, Band 11 : Göttingen, 2002, 334 pages.

Après tant d'ouvrages prestigieux consacrés à l'épineuse question des guerres civiles à Rome et du passage de la république au principat — citons pour mémoire les maîtres livres de R. Syme, *The Roman Revolution*, Oxford, 1939 et de P. Jal, *La guerre civile à Rome. Études littéraire et morale*, Paris, 1963 —, l'enquête d'Iris Maeckel sur *Das Zeitbewusstsein u. der Bürgerkrieg. Eine Untersuchung zur geistigen u. politischen Situation im Umbruch zwischen Republik u. Principat* relevait assurément d'un pari bien ambitieux.

Il est vrai que l'angle d'attaque choisi par l'auteur de ce beau volume de 334 pages paru dans la collection Göttinger Forum für Altertumswissenschaft. Beihefte

(Band 11) se situe dans une mouvance intellectuelle particulière : celle de l'histoire des idées et des mentalités envisagées dans leurs rapports avec les réalités politiques et sociales, point de vue qui fut celui d'A. Heuss (dans sa *Römische Geschichte*, Braunschweig, 1960). On s'étonnera simplement que dans un livre de si « bonne foi », emblématique de la bonne tradition de la « Dissertation » germanique, les précisions d'ordre méthodologique ne soient données qu'à la fin (p. 303 *sq.*) alors qu'il eût été plus judicieux d'éclairer le lecteur d'entrée de jeu.

Mais cela n'infirme nullement le sérieux d'une démarche qui s'appuie sur un corpus de textes très nettement délimité : les *Lettres* les plus représentatives de la *Correspondance* de Cicéron ainsi que des extraits significatifs des *Philippiques* (analysés dans les p. 19 à 63), puis les œuvres marquantes de trois poètes augustéens confrontés au problème des guerres civiles : Virgile, Horace, Properce (étudiés p. 63 à p. 275, sous différents aspects : leur expérience personnelle des luttes fratricides, leur place au sein de la société romaine, l'impact des événements vécus dans leur œuvres respectives).

Certes l'enquête n'est pas exhaustive : on pourra regretter notamment que l'intérêt avoué d'Iris Maeckel pour les répercussions morales des dissensions entre citoyens ne l'ait pas conduite à analyser la vision sallustéenne de l'avenir de la république romaine (à partir des deux monographies et aussi des *Lettres* du (Pseudo-) Salluste). D'autre part, l'exégèse — minutieuse et patiente — de la *Correspondance* de Cicéron, qui permet de mesurer l'évolution des idées politiques de l'auteur et d'évoquer l'atmosphère intellectuelle contemporaine, aurait pu être fort heureusement complétée par un aperçu sur le contenu de deux ouvrages théoriques : le *De republica* et le *De legibus*, à partir des belles pages de C. Lévi dans *Cicero Academicus*, Rome, 1992 (p. 504 *sq.*), voire par un rapide coup d'œil sur l'itinéraire politique de Varron — contemporain et ami de l'Arpinate — et sur son désarroi au moment des luttes intestines à la lumière du livre d'Y. Lehmann, *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, 1997 (part. p. 67 *sq.*). Enfin, l'auteur élimine avec une rapidité déconcertante les éléments qu'auraient pu apporter au dossier Tite-Live et Asinius Pollion (*cf.* p. 97 n. 3). Certes les livres de l'historien padouan consacrés aux guerres civiles sont aujourd'hui perdus et les *Periochae* sont datées d'après l'an 14 ap. J.-C., mais il eût été intéressant de renseigner le lecteur sur les idées politiques de ce « pompéien » de l'entourage d'Auguste. Quant à Asinius Pollion, si son rôle littéraire est bien mis en évidence (p. 157 *sq.*), il manque en revanche un développement sur ses écrits historiques portant sur la période qui s'étend des années 60 à la bataille de Philippes (la consultation de l'ouvrage de Jacques André, *La Vie et l'œuvre de C. Asinius Pollion*, Paris, 1949, n'eût pas été inutile à cet égard).

Toujours est-il que la relecture critique des *Lettres* de Cicéron des années 50 à 43 av. J.-C. nous livre les secrets d'une conscience représentative de celle de ses contemporains et les étapes du cheminement intérieur d'un homme successivement surpris par la guerre civile, atterré par ce conflit funeste pour l'État, indécis et désemparé face à l'indolence de Pompée, puis séduit par la clémence de César et prêt à se rallier à sa cause, mais déçu par la suite et, de ce fait, content de son assassinat avant de déchanter une nouvelle fois et de s'engager vigoureusement contre Antoine.

L'autre volet littéraire de la « Dissertation » de M^me^ Iris Maeckel est constitué par le recensement des textes poétiques de l'époque d'Auguste susceptibles de nous révéler l'état d'esprit des contemporains des guerres civiles et leurs opinions politiques. L'auteur s'emploie d'abord à débusquer les confidences autobiographiques présentes chez Virgile, Horace et Properce dans des œuvres qui ressortissent à des genres aussi différents que la poésie pastorale, l'iambe ou l'élégie pour mettre en

évidence l'authenticité de témoignages qui émanent d'expériences vécues. Les faits évoqués (spoliation des paysans dans les *Bucoliques* de Virgile, évocation de la fureur des combats dans les *Epodes* I, 7 et I, 16 d'Horace, allusion à la perte d'un parent lors de la guerre de Pérouse dans l'*Elégie* I, 21 de Properce) se signalent par leur caractère concret et marquent l'intrusion de l'actualité politique dans la poésie.

D'abord envisagées séparément, les œuvres des trois poètes font ensuite l'objet d'une synthèse critique (p. 139 *sq.*) et sont replacées dans le contexte social et moral de l'époque (p. 149 *sq.*). Suit une interrogation sur la nature des liens unissant les poètes à leurs protecteurs et un excursus sur le rôle effectif joué par ses derniers : Asinius Pollion, Valérius Messala Corvinus et surtout Mécène (p. 163-194). Iris Maeckel — qui a insisté au préalable sur l'appartenance des trois poètes chantres des guerres civiles à l'ordre équestre — souligne en effet le rôle éminent d'intercesseurs entre la population de l'*Vrbs* et les hommes de pouvoir joué par ces hommes de lettres. Il est néanmoins difficile de mesurer l'influence politique des grands hommes du moment sur l'inspiration poétique et la thématique des œuvres composées à l'époque ou au lendemain des guerres civiles. Même si Iris Maeckel s'efforce de dater au mieux les différents poèmes et de les mettre en rapport avec les événements politiques concomitants, force lui est de constater que les allusions à l'actualité politique sont discrètes aussi bien chez Virgile que chez Horace. La figure de Mécène, en particulier, est envisagée principalement dans le cadre de l'*otium* par le poète de Venouse, constatation qui aurait pu donner lieu à un développement plus riche si Iris Maeckel s'était référée aux livres de Jean-Marie André, *L'« otium » dans la vie morale et intellectuelle romaine (des origines à l'époque augustéenne)*, Paris, 1966 et *Mécène, Essai de biographie spirituelle*, Paris, 1967, absents de la bibliographie. Il est vrai que M^me^ I. Maeckel observe que Mécène qui, au départ, occupe le devant de la scène, s'efface progressivement derrière la figure de plus en plus présente d'Octavien-Auguste. De fait, après avoir décrit les horreurs des luttes fratricides, les poètes entreprennent de servir la cause d'Octavien contre Antoine, puis songent peu à peu à une ère nouvelle ramenant la paix et la prospérité. À cet égard, le recours au mythe leur permet tout à la fois de préserver leur liberté créatrice et de transcender les dures réalités des guerres intestines dont ils recherchent les causes lointaines et inéluctables. Ainsi, la légende des origines de Rome et le meurtre de Rémus par Romulus chez Horace, la légende troyenne et le parjure de Laomédon chez Virgile servent-ils d'arrière-plan et de préfiguration mythique à l'actualité des *ciuilia bella* dont ils constituent, selon la tradition alexandrine, les *aitiai* et dont ils contribuent à racheter l'impiété. En même temps, l'évocation du mythe de l'âge d'or permet à Virgile, comme à Horace, de diffuser un message d'espoir correspondant aux aspirations profondes des contemporains. Enfin, le mythe est utilisé par la suite pour donner une dimension nouvelle à la lutte d'Octavien, identifié à Apollon, et d'Antoine, assimilé à Dionysos, et la présence de Cléopâtre permet d'opérer un glissement du thème des guerres civiles à celui des guerres extérieures. Toutefois, dans l'optique des poètes augustéens de la première génération, la notion de *pax* s'applique d'abord strictement à la fin des guerres civiles. Il faut attendre les élégiaques pour que s'exprime une aspiration générale à la paix. Il ressort de leur mise en perspective que le glissement, de plus en plus perceptible, des institutions républicaines vers le principat n'a pu s'opérer qu'à la faveur d'un changement progressif des mentalités : c'est là que réside l'idée-force de cet ouvrage.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de nous donner l'occasion de relire de grands textes dans une optique particulière. On pourra regretter néanmoins le caractère quelque peu lacunaire des sources et l'absence de recours à des

textes ou fragments de textes moins connus. On eût aimé aussi que la démarche de M^me^ Maeckel s'affirme avec plus de netteté et que le plan — dont la clarté permet de faire l'économie d'un index — reflète moins une juxtaposition de fiches qu'une synthèse et une réflexion d'ensemble. Néanmoins, ce travail impressionne par la précision d'une enquête scrupuleuse et le souci de replacer chaque œuvre dans son contexte politique et sociologique.

Aude Lehmann.

J.-M. Croisille et Y. Perrin (éd.), *Neronia VI. Rome à l'époque néronienne*, coll. Latomus, 268 : Bruxelles, Latomus, 2002, 604 pages, XXVIII planches.

Dans cet ouvrage volumineux sont publiés les actes du VI^e^ Colloque de la Société Internationale d'Études Néroniennes qui s'est déroulé à Rome en 1999 (19-23 mai) et avait précisément pour thème la ville de Rome au temps de Néron. Les organisateurs ont souhaité étudier la ville sous tous ses aspects et « brosser un tableau de l'*Vrbs* » à l'époque néronienne (p. 8) ; d'où l'extrême diversité des communications et la richesse du volume. Les communications sont classées en sept rubriques : arts, architecture, urbanisme ; Rome dans la littérature ; institutions, administration, vie politique ; économie et société ; vie intellectuelle, vie spirituelle ; vie religieuse ; la Rome néronienne dans l'imaginaire contemporain.

Dans la première partie (p. 9-140), qui porte sur l'art et l'architecture, c'est évidemment la *domus aurea* qui a retenu principalement l'attention : les motifs décoratifs sont étudiés par E. Moormann et P.G.P. Meyboom (p. 46-53) qui en soulignent le caractère dionysiaque, la transformation de l'*atrium* dans la *domus* par P. Gros (p. 54-74) et les environs avec la vigna Barberini par J.-P. Morel et F. Villedieu (p. 74-97) ; mais la statuaire n'est pas oubliée avec l'étude de S. Ensoli sur la statue colossale de Néron (p. 97-122), les vols de statues et leur influence analysés par V. M. Strocka (p. 35-45), les monuments représentés sur les monnaies (p. 11-34), pour lesquels C. Perassi montre que les constructions les plus caractéristiques du néronisme sont laissées de côté. Enfin, K. Welch (p. 123-140) examine la réaction de l'époque flavienne devant les innovations néroniennes en matière architecturale : à la *domus aurea* répond le Colisée ; aux portaits de Néron, inspirés de types hellénistiques, le réalisme où se mêlent *grauitas* et *maiestas* dans les portraits de Vespasien.

La seconde partie (p. 141-225) porte sur l'image de Rome dans la littérature ; les contemporains de Néron ont été attentifs à la concentration urbaine et à ses dangers, comme Sénèque (J.-M. André, p. 170-177), ou ont évoqué, comme Lucain, une ville qui doit rester fidèle à la tradition républicaine (J.-M. Croisille, p. 150-160). Perse reste à distance de la Rome néronienne et de l'*urbanitas* (G. Mazzoli, p. 161-169) ; Pline l'Ancien s'était sans doute montré très hostile à Néron à cause de son luxe excessif et de son attrait pour le chant et le théâtre, et cette hostilité qui paraît dans l'*Histoire Naturelle* devait aussi s'exprimer dans l'œuvre historique (M. Sordi, p. 143-149). Deux communications portent sur Tacite : A. Malissard (p. 178-192), traitant de l'espace, oppose un espace défendu et maîtrisé dans les provinces, grâce à l'action de Corbulon, et l'espace atteint et dégradé à l'intérieur de Rome où l'empereur use de la ville comme de sa propre demeure, opposition qui révèle la place que tiennent l'unité et la cohérence de l'espace romain dans la réflexion de l'historien ; R. Carré (p. 193-225) montre, à partir des *Histoires*, comment, pendant la guerre civile de 69, il existe un débat sur la place de l'Italie et de Rome dans l'empire romain : à une vision universaliste de

l'empire s'opposait l'idée de la primauté de l'Italie et de la place privilégiée de Rome.

Dans la troisième partie (Institutions, Administration, Vie politique, p. 227-321) est d'abord évoqué l'entourage de Néron avec les préfets du prétoire (M. Absil, p. 229-241) et quelques affranchis impériaux (F. Marco, p. 248-260). L'épigraphie n'est pas oubliée avec les articles de M. Bergmann (p. 273-284) sur l'inscription d'Acraiphia et celui de W. Eck (p. 286-295) sur les inscriptions néroniennes hors de Rome. I. Cogitore (p. 261-272) analyse la place de Rome dans la conjuration de Pison en s'appuyant sur le livre XV des *Annales* et insiste sur la tension entre public et privé. O. Devillers (p. 296-311) et F. Galtier (p. 312-321) étudient le personnage de Thrasea Paetus, le premier pour faire apparaître à travers le récit une « mise en scène » de l'idéal de liberté tacitéen, le second pour montrer comment Tacite a fait du sénateur stoïcien un anti-Néron.

La quatrième partie, qui porte sur l'économie et la société (p. 323-431), s'ouvre sur l'étude de la pensée politique menée par M. Griffin (p. 325-337) ; l'originalité des traités politiques sénéquiens y est mise en valeur : le *De Clementia*, qui reflète la place de la *cognitio* impériale, le *De beneficiis*, étroitement lié aux pratiques de la société romaine. J.-P. Guilhembet étudie les résidences urbaines des sénateurs (p. 338-360) ; E. Flaig analyse les rapports de Néron et de la plèbe (p. 361-374) en examinant comment la plèbe manifeste son opinion et cesse d'accorder son soutien à l'empereur. P. Balasa s'intéresse à Sénèque et à la femme de la dynastie julio-claudienne (p. 375-383). La peinture murale est à nouveau analysée par Y. Perrin (p. 384-404), mais pour la replacer dans l'histoire et souligner l'importance de l'image dans cette société. L. Polverini traite du système des spectacles (p. 405-416). J. M. Blazquez (p. 417-424) envisage les relations de Cordoue et de ses habitants avec Rome. La monnaie et l'économie sont enfin examinées par D. Faraboschi (p. 425-431).

La vie intellectuelle et spirituelle fait l'objet de la cinquième partie (p. 433-514) ; E. Cizek (p. 435-442) présente la littérature de cette époque pour faire apparaître un épanouissement littéraire. Deux articles traitent du thème de la guerre civile : G. Galimberti Biffino (p. 442-454) s'attache à l'héroïsme et l'antihéroïsme chez Lucain à travers les trois personnages de César, Pompée, Lucain pour montrer qu'ils incarnent un système de valeurs opposé au code du sage stoïcien. L. Castagna (p. 455-471) examine plusieurs *topoi* de la poésie épique pour souligner leur inversion dans la poésie de la guerre civile : les présages, le mariage devenu cérémonie funèbre, la famille... A. Wallace-Hadrill (p. 472-478) fait apparaître l'imortance de la rhétorique dans la société de la cour impériale. M. di Branco (p. 479-492) étudie l'héroïsation de l'empereur et le mythe de Néron ; C. Vout (p. 493-502) s'intéresse au personnage de Sporus dans Suétone. I.L.E. Ramelli (p. 503-513) étudie la présentation de Sénèque chez Pline l'Ancien, Dion Cassius et saint Augustin.

La vie religieuse fait l'objet de la sixième partie (p. 515-567) : J. Scheid (p. 517-534) examine la religion publique en se fondant sur les Actes des frères arvales. E. Andreoni Fontecedro (p. 535-546) analyse la divinité dans l'œuvre de Sénèque. G. Firpo (p. 547-560) s'attache à l'image de Néron dans les textes judaïques, et E. Grzybeck (p. 561-567) à l'image de Rome chez les premiers chrétiens.

Enfin, la survie de Néron n'est pas oubliée, à l'écran, bien entendu, dans l'article de G. Pucci (p. 592-601), et aussi dans certains manuscrits de G. Pascoli où semble avoir été envisagée une tragédie sur Néron (M. Coccia, p. 571-591).

Cette brève esquisse ne saurait mettre en lumière tous les aperçus variés qui font l'intérêt et la richesse de ce colloque ; à travers la diversité des thèmes abordés se découvrent des fils conducteurs et des lignes de force : tradition et innovation,

exercice du pouvoir dans la ville et hors de la ville, rapports entre le public et le privé... Ils conduisent une nouvelle fois à souligner le dynamisme foisonnant de cette période, que l'ensemble de ces contributions met bien en valeur.

Michèle Ducos.

Trajano, édit. J. Alvar et J. M. Blazquez : Madrid, 2003, 360 pages.

Nos amis espagnols ont toujours accordé un vif intérêt à l'empereur Trajan, sentiment qui se comprend bien puisque ce prince est né dans leur pays, dans l'actuelle Andalousie, à *Italica*, aujourd'hui Santiponce. Et, pour cet ouvrage, qui rassemble quinze articles rédigés par divers savants, ils n'ont fait appel qu'à deux étrangers, un Italien et un Allemand. Le projet a été conçu par J. M^a^. Blázquez, le plus connu des romanistes ibériques à l'heure actuelle, qui s'est associé à J. Alvar pour cette entreprise. Il convenait de faire le point sur un personnage historique d'une importance considérable, et qui avait donné matière à de nombreux travaux à l'occasion de l'anniversaire de son accession au pouvoir ; de fait, l'année 1998 fit écho à l'année 98, et elle vit plusieurs congrès se réunir autour de Trajan.

L'ouvrage ne prétend pas traiter tous les aspects du sujet. Il apporte néanmoins un éclairage essentiel sur plusieurs aspects de ce règne. L'origine du prince a inspiré un tableau très sombre de M. A. Canto, qui établit que les connaissances sur les origines de Trajan sont rares. Il est sans doute issu d'une famille ibérique romanisée, les *Trahii* (on verra également sur ce sujet l'article d'A. Caballos Rufino paru dans la revue *Habis*, 18-19, 1987-1988, p. 299-317). Trajan a voulu donner une image politique de son pouvoir, comme le montrent deux articles, qui se recoupent en partie (J. M. Roldán Hervás et M. J. Hidalgo de la Vega). L'*optimus princeps*, comme il se faisait appeler, exerçait en réalité un pouvoir de nature monarchique, au demeurant comme tous ses prédécesseurs depuis Auguste, et il cachait son autorité sous le manteau de la *libertas*, une notion qui se réduisait à une grande courtoisie à l'égard du Sénat. Nous rappellerons que ce titre d'*optimus princeps* a inspiré un ouvrage fondamental publié par R. Paribeni en 1926 ; une excellente présentation, quoique succincte, est due à J. Carcopino dans sa célèbre *Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*. De plus, Trajan renforçait son autorité par des mesures qui donnaient d'heureux résultats dans le domaine économique, en Italie et dans les provinces. En outre, la guerre, traitée ici par J. Martínez-Pinna, permettait de faire taire les oppositions qui auraient pu se manifester : la victoire plait toujours à tous. Et Trajan a conquis la Dacie et l'Arabie, comme on sait ; s'il a rencontré des difficultés dans son entreprise contre les Parthes, il est mort à temps pour laisser à son successeur, Hadrien, le soin de régler le problème (sur cette entreprise militaire, on lira, pour tenir compte de la dernière publication importante, G. Brizzi, *Il guerriero* : Bologne, 2002, p. 150 *sq*).

C'est la diversité de l'empire qui a le plus inspiré les auteurs. Le monde méditerranéen est alors recouvert par des chantiers de travaux publics et J. M. Campos Carrasco et J. A. Pérez Macias insistent sur le forum de Trajan, évoqué par plusieurs de leurs collègues. Rome est effectivement au cœur de ce processus d'embellissement, avec précisément cet ensemble considérable que les guides de tourisme appellent le Forum et les marchés de Trajan, et qu'étudie M. Trunk. Bien logiquement, les Espagnes ont retenu l'attention de l'un des auteurs, en l'occurrence J. M^a^. Blázquez. Il rappelle l'existence d'un clan hispanique à la cour et au Sénat ; il donne la liste des unités issues de la péninsule et qui ont participé aux guerres de Trajan, et enfin il fait connaître les travaux publics dus à cet empereur.

L'Orient est, par bonheur, très présent dans ce recueil. Cette partie du monde ancien se trouvait en assez mauvais état à la fin du Ier siècle de notre ère ; elle n'avait pas pu se remettre de la conquête romaine. Mais c'est précisément sous Trajan que s'amorce une nouvelle phase de son histoire, une phase de redémarrage et d'essor, ce que montre l'archéologie (D. Plácido). Les Juifs occupent une place particulière dans ce tableau. Ils se sont révoltés contre Rome en 115-117, à Alexandrie, à Chypre et en Mésopotamie, et ils sont sans doute en grande partie responsables de l'échec des Romains dans cette campagne (S. Perea Yébenes ; là-dessus, nous renvoyons encore au livre de G. Brizzi cité plus haut). Ils ont également provoqué une insurrection en Cyrénaïque. Les rescapés de la répression ont sans doute été déportés en Sardaigne (L. Gasperini).

À ce tableau, il convient d'ajouter trois articles, dont deux sont consacrés à la vie de l'esprit. Une description de la vie religieuse en Hispanie (M. Salinas de Frías) permet de voir que les dédicaces aux dieux, ici comme en Gaule d'ailleurs, brillent par leur rareté avant le IIe siècle (il est possible de comparer ces données avec celles qui ont été obtenues par M.-Th. Raepsaet-Charlier, *Diis deabusque sacrum* : Paris, 1993, 95 p.). Une étude intéressante, qui enrichit nos connaissances sur la vie de l'esprit, ramènera le lecteur à Rome, où, aux six bibliothèques publiques déjà existantes, Trajan en ajouta une septième, la Ulpia, et il l'installa sur son célèbre Forum. Pour être complet, il faudrait leur ajouter les collections privées (V. A. Troncoso). La vie de l'esprit est également présente, pour ce cas dans l'art, grâce à un tableau de la production de mosaïques en Hispanie au début du IIe siècle (G. López Monteagudo). Il est bien dommage que les reproductions ne soient qu'en noir et blanc ! L'ouvrage se termine un peu abruptement (sans index) par une notice de généralités sur le règne de Trajan (J. M. Cortés Copete) ; elle se trouve là sans doute en guise de synthèse et de conclusion.

Comme beaucoup de recueils d'articles, cet ouvrage ne prétend pas traiter tous les aspects du sujet annoncé par le titre. Il sera cependant indispensable pour les historiens qui devront aborder plusieurs thèmes, outre la biographie de Trajan : l'Orient, Rome, les Espagnes, l'épigraphie et la mosaïque, au début du IIe siècle après J.-C. Il s'ajoute à une série de publications liées à l'anniversaire de 98 célébré en 1998, et il se présente comme un heureux complément d'une synthèse qui a pu également être présentée dans la *R.E.L.* et qui est due au même J. Ma. Blázquez (*Trajano* : Barcelone, 2003, 309 p.).

Yann Le Bohec.

Gunnar Seelentag, *Taten und Tugenden Traians. Herrschaftsdarstellung im Principat* (*Hermes Einzelschriften*, 91, *Klassische Philologie*, *Franz Steiner Verlag*) : Stuttgart, 2004, 556 pages — nombreuses illustrations non numérotées.

Il paraît difficile d'apporter du nouveau sur Trajan en l'absence de découverte significative. De plus, des publications récentes, notamment espagnoles, et liées à l'anniversaire de l'accession au pouvoir de ce prince (98/1998), ont permis de revoir assez profondément tous les grands thèmes (nous renvoyons, par exemple, à J. M. Blázquez, *Trajano*, Barcelone, 2003, 309 pages, et à *Trajano*, édit. J. Alvar et J. M. Blázquez, Madrid, 2003, 360 pages). L'auteur de ce livre a néanmoins trouvé le moyen d'innover. Il est parti de la notion d'*imago* et il a montré comment, après sa prise de pouvoir, Trajan a confectionné son propre portrait. Le célèbre *Panégyrique* prononcé et, plus encore, écrit par Pline le Jeune, le forum et les monnaies

permettent de définir les traits de cette *imago*. Ce livre propose une vraie thèse, avec introduction, développements et conclusion.

Quand Trajan arriva au pouvoir (p. 12-37), la monarchie impériale conférait évidemment au prince un rôle déterminant. Mais il devait tenir compte de trois autres forces, le Sénat, la plèbe de Rome et l'armée. Et chacun devait s'accorder avec les deux autres pour éviter un conflit. Cet équilibre est appelé ici un « Akzeptanzsystem », terme qui implique un minimum de tolérance entre les acteurs du jeu politique. La communication constituait un des moyens dont disposait l'empereur pour s'imposer aux autres. Il devait surtout leur transmettre l'image qu'il souhaitait donner de son pouvoir, cette *imago* qui est située au cœur de la thèse. Depuis Auguste, le portrait du bon prince était proposé et plus ou moins imposé aux habitants de l'empire par le biais de moyens qu'il serait abusif d'assimiler à de la propagande mais qui ressemblaient quelque peu à ces méthodes. Il fallait faire connaître aux habitants de l'empire, pour affaiblir toute contestation, les faits et les mérites du prince (on parle parfois de « vertus », les « Tugenden » de l'auteur, mais ce terme n'est pas tout à fait adéquat).

Cette accession de Trajan au pouvoir (p. 44-212) a été présentée par la tradition impériale comme un événement simple. Pourtant, le pouvoir de Nerva n'était pas très assuré. Les prétoriens, dont on connaît la capacité de nuisance, avaient gardé un excellent souvenir de Domitien, et Nerva, trop âgé, se devait se trouver un héritier qui leur convienne, et qui ne manque pas de poigne, ce qui n'était pas incompatible. De plus, un personnage souvent oublié, M. Cornelius Nigrinus, se posait en compétiteur et les grands commandements qu'il avait exercés plaidaient en sa faveur. Mais Trajan avait pour lui l'armée de Germanie, le clan des Espagnols et l'appui de Nerva. C'est ainsi qu'il fut désigné pour la succession en 97. Et c'est alors qu'il voulut dessiner sa propre image. Les textes de Pline le Jeune, sa correspondance et déjà le *Panégyrique*, sont appelés à la rescousse, ainsi que la numismatique, Dion Chrysostome et la *Germanie* de Tacite. Parmi les valeurs que respecte le prince comptent surtout la *pietas*, et aussi la *fortitudo*, l'*hilaritas* et la *securitas*. Le seul regret que nous ayons à formuler à propos de cet ouvrage, c'est que le plan choisi par l'auteur le conduit à des répétitions ; le *Panégyrique* est utilisé dans la première partie et dans la seconde, et ainsi de suite. À partir de ces documents, l'auteur montre que Trajan est présenté comme le personnage qui assure la paix en Germanie et en Pannonie, ce qui ne pouvait que plaire aux soldats. Ce qui a dû davantage les séduire, c'est un *donatiuum*, une distribution qui visait à leur faire croire qu'ils étaient les égaux des membres du *populus Romanus*.

La troisième partie du livre est consacrée à une analyse minutieuse du *Panégyrique* de Pline le Jeune (p. 213-296), dans lequel l'auteur voit un texte fondamental pour comprendre le consensus politique qui s'est établi entre le prince et le Sénat. En effet, ce discours, certes remanié par la suite, a été prononcé par Pline le Jeune en 100 à l'occasion de son accession au consulat (c'était, comme on sait, un remerciement public, une *publica gratiarum actio*). Si l'orateur ne néglige aucune des valeurs que respecte Trajan, ou qu'il est censé respecter, il met particulièrement en valeur son rôle de chef de guerre. Lui seul aurait pu remporter les victoires qu'il a remportées, sans compter celles qu'il va remporter ; personne ne l'égale dans son rôle de soldat, parce qu'il est un compagnon idéal pour la troupe, *imperator commilitoque*.

Le célèbre forum de Trajan avait été merveilleusement bien expliqué par J. Carcopino au début de sa célèbre *Vie quotidienne*, et il vient de donner matière à deux livres importants publiés à Berkeley en 1997 et 2000 par J. E. Packer. Vu comme un triomphe de pierre (*der steinerne Triumph*), il fournit ici une quatrième partie (p. 297-408). Comme on sait, l'architecture et la sculpture comportent une

signification politique. La statue équestre du prince fait écho au quadrige qu'Auguste avait fait placer sur son forum, tout proche, et à la statue également équestre de Domitien. Cette sculpture a marqué les esprits. Quand Constance II vint à Rome en 357, il voulut avoir le même honneur. Mais le prince perse Hormisdas, un transfuge, lui fit remarquer qu'il faudrait construire une écurie à la hauteur de ce cheval (Ammien Marcellin, XVI, 10, 15). D'autres éléments permettent de comprendre ce qui avait de la valeur pour Trajan, notamment sa double filiation, celle de son père par le sang et de son père adoptif, sa victoire sur les Daces, représentés en captifs, en *exempla seruitutis*, et enfin l'amitié avec ses compagnons, ses *comites*. Il est à la fois civil et militaire, « soldat-citoyen ». La sépulture qu'il reçut dans la Ville en fit un demi-dieu, un héros, car on sait qu'il était interdit d'ensevelir des mortels à l'intérieur du *pomoerium*.

Pour commenter cet ensemble, il ne suffit pas de recourir à une étude de l'architecture. Il faut aussi utiliser les sculptures, l'épigraphie et la numismatique, ce qui a été fait. Mais les monnaies présentent tant d'importance pour comprendre le système de valeurs conçu par Trajan qu'elles ont donné matière à une cinquième partie (p. 409-484). L'auteur s'attache en particulier aux *nummi restituti*, des monnaies frappées dans Rome et en très petit nombre. Elles montrent que le prince considérait comme un de ses devoirs fondamentaux de procurer suffisamment d'eau aux habitants de sa capitale, grâce à la construction ou l'entretien d'aqueducs. Mais il y eut plus, comme l'annexion de l'Arabie, l'extension du *pomoerium*, la construction du forum sur laquelle l'auteur revient (p. 439-441). Le culte rendu aux divinités constitue autant de choix faits par l'empereur : la *pietas*, qui fournit matière à une nouvelle répétition, se manifeste en l'honneur de la triade capitoline et de Vesta. Parmi les valeurs préférées du prince, on trouve *Aeternitas* et *Libertas* (la *libertas* n'est pas la « liberté » au sens où l'on entend ce mot dans nos démocraties du XXI^e^ siècle, mais un état dans lequel les institutions sont respectées, dans lequel le Sénat, le peuple et le prince jouent chacun son rôle).

Une conclusion générale (p. 485-501) revient sur la construction et l'ambiguïté de l'image de Trajan. Une bibliographie modeste et des index complètent cet ouvrage, qui prouve qu'il est encore possible de trouver des nouveautés dans l'histoire de Trajan comme de n'importe quel prince. Il y faut une solide érudition et une bonne technique d'analyse des documents, « Tugenden » qui ne font pas défaut à Gunnar Seelentag.

Yann Le Bohec.

Hélène Ménard, *Maintenir l'ordre à Rome (II^e^-IV^e^ siècles ap. J.-C.)* : Seyssel, Champ Vallon, Coll. Époques, 2004, 287 pages.

Avec un temps de retard sur les Anglo-Saxons, les historiens français de Rome s'intéressent depuis une dizaine d'années au problème du maintien de l'ordre dans l'Empire. Le brigandage dans les provinces est ainsi l'objet de plusieurs études en cours ou récemment publiées. La situation à Rome même est assez bien connue pour la fin de la République et le début de l'Empire — en raison de la richesse des sources classiques —, mais les périodes postérieures n'avaient pas été soumises à une étude approfondie. C'est le but du livre d'Hélène Ménard, version remaniée de son doctorat, de se livrer à cette étude et de la mener du début des Antonins (96) à la mort de Théodose (395). Cette périodisation originale a le grand mérite de dépasser le clivage entre l'Antiquité classique et l'Antiquité tardive, afin d'élaborer une réflexion sur la longue durée.

L'ouvrage se subdivise en deux parties distinctes, l'une « laïque » et l'autre chrétienne. Dans la première, Hélène Ménard étudie les rapports entre le pouvoir impérial et le peuple au cours de la période, placés sous le signe de la *disciplina*. Sous les Antonins, les désordres sont rares et l'empereur les réprime avec bénévolence, se conformant ainsi au modèle du *ciuilis princeps*. La guerre civile de 193-197 donne aux manifestations populaires un caractère plus politique, puisque le peuple de Rome est amené à exprimer sa préférence pour tel ou tel candidat, mais la véritable césure survient bien lors de la crise du IIIe siècle. En raison de l'indigence des sources, peu d'émeutes nous sont connues, mais l'auteur insiste sur la violence de la répression, comme à l'époque d'Aurélien, lors de la révolte des monétaires. C'est la preuve que l'équilibre antonin est brisé. Au cours du IVe siècle, un nouvel équilibre se met en place, fondamentalement différent en raison de l'abandon de Rome par l'empereur. Le peuple ne dialogue plus avec le souverain, mais manifeste auprès du préfet de la Ville, dans un face à face souvent périlleux pour ce dernier.

Mais la Rome du IVe siècle connaît un nouveau protagoniste et la deuxième partie, consacrée à la place des chrétiens dans les désordres, montre sa montée en puissance. Pour l'utilité de sa démonstration, Hélène Ménard est alors obligée d'intégrer les provinces occidentales dans son analyse. Considérés comme un facteur de désordres en eux-mêmes, les chrétiens sont la cible de la violente hostilité des foules païennes au IIe siècle (comme à Lyon en 177) avant que le pouvoir impérial ne prenne l'initiative des persécutions au IIIe siècle. Avec le triomphe du christianisme, la perspective change, puisque les désordres opposent les chrétiens entre eux, dans le cadre des querelles hérétiques ou schismatiques, comme lors de l'élection du pape Damase (366). Peu à peu, les empereurs vont considérer ces conflits moins comme des problèmes d'ordre public que comme un aspect de leur politique religieuse.

À première vue, les ruptures l'emportent donc largement sur les continuités et l'auteur sait bien montrer le changement des enjeux mobilisés par ces désordres urbains. Ces mutations ont leur transcription spatiale et les basiliques acquièrent un rôle de premier plan dans les émeutes au IVe siècle. Toutefois, toutes ne sont pas liées au passage vers l'Antiquité tardive : parmi les foyers de désordres, le cirque détrône ainsi le théâtre dès le IIe siècle. D'autre part, d'un point de vue séculier, les problèmes à l'origine des désordres restent les mêmes sur toute la période : au IVe siècle, les questions de ravitaillement sont aussi cruciales qu'au IIe. Aucune de ces nuances n'échappe à Hélène Ménard, qui les retrace dans une langue claire et précise.

Christophe Badel.

Approaching Late Antiquity. The Transformation from Early to Late Empire, ed. S. Swain et M. Edwards : Oxford, 2003, 487 pages.

À l'heure des synthèses sur le passage de la Romanité à l'époque protobyzantine, des spécialistes reconnus ont choisi la forme de l'essai pour offrir à chaque lecteur de quoi constituer son propre florilège. Voici quelques propositions que j'ai retenues en priorité.

La variété régionale de l'économie s'explique par la géopolitique, mais aussi par les modes d'appropriation du sol (R. Duncan-Jones) ; malgré les symbioses alimentaires avec la Capitale, la provincialisation de l'Italie accélère son déclin (E. Papi) ; la reprise en mains de l'administration égyptienne se perçoit dès le règne de Philippe (C. Adams) ; l'extension des lois générales est un facteur de cohésion et

d'uniformité, surtout en Orient (T. Honoré) ; conçue comme un frein contre toutes les déviations, la gestion de la citoyenneté s'opère de façon pragmatique (P. Garnsey) ; des doutes — assez paradoxaux — sont exprimés sur la militarisation et l'évolution de l'armée : rôles de la cavalerie, du mercenariat barbare... (M. Whibty) ; entre le pouvoir impérial et le siège de Rome en quête de primauté, les convergences « monarchisantes » s'exercent avant et après Constantin ; en ce dernier, présente image du Christ incarné, l'œuvre eusébienne détecte l'action providentielle et unificatrice du monothéisme (M. Edwards) ; au cours du IV^e^ s., à « l'évêque du dehors » se substitue le prince en communion (N. McLynn) ; au travers de la réutilisation des *spolia* ou du goût affirmé pour l'objet décoratif se devine un glissement du naturalisme gréco-romain vers un art plus schématisé, souvent bi-dimensionnel, voire miniaturisé (J. Elsner), une tendance que confirment les momies d'Égypte où la diversification migre du visage stéréotypé vers les élaborations du vêtement (S. Walker) ; *in utraque lingua*, la vitalité de la poésie, empiétant sur le panégyrique et l'épigraphie, récupère la rhétorique et la mythologie, outils d'une culture commune (Alan Cameron) ; l'hellénisme libanien s'avère biface, à la fois didactique et protestataire au nom d'un monde athénien imaginaire (S. Swain) ; leur relative autonomie financière, au V^e^ s., permit aux écoles philosophiques de s'adapter et de durer (J. Dillon).

Ces contributions que l'on n'a pas cherché à résumer, tant, page à page, elles abondent en observations et en références, n'ont pas tout à fait le même statut ; certaines approfondissent des thèmes déjà abordés par leurs auteurs ; d'autres rendent un son neuf. Au total, cependant, elles composent un panorama nuancé où la fidélité au passé apparaît n'avoir pas sensiblement entravé l'osmose avec l'acculturation politico-religieuse qui résultait de l'officialisation du christianisme.

J.-P. Callu.

Marina R. Torelli, *Benevento romana* (Saggi di storia antica, 18) : Rome, L'Erma di Bretschneider, 2002, 542 pages, 9 tables.

Au cours des trente dernières années, le développement de l'histoire « locale » s'est étendu à l'Italie antique. Il s'est traduit par une série de monographies consacrées soit à des régions entières, soit à des entres « urbains », tels Amiternum, Ausculum, Canusium et, aujourd'hui, grâce à R.M. Torelli, Bénévent. Son livre conduit le lecteur de la fondation, sur ce site, d'une colonie latine en 268 à la prise par les Lombards, dans les années 570 ap. J.-C., de la cité impériale de ce nom.

Ample et riche de substance, cette rétrospective fournit la matière de six chapitres (IV-IX) qui constituent moins de la moitié de l'ouvrage. Ils font suite à trois autres dont, sous la forme de brèves mises au point, les deux premiers apportent les prolégomènes attendus : l'un traite en effet du cadre géomorphologique et des conditions climatiques auxquels Bénévent et ses alentours durent leur vocation essentiellement agricole ; l'autre, sur la base de données archéologiques, jette quelques lueurs sur la protohistoire du site et sur l'apparition, dans cette zone, de structures proto-urbaines dans les années 350. Quant au chapitre III, il est consacré à ce que nous pouvons entrevoir de la bourgade samnite ultérieurement colonisée. Sa première partie, dans laquelle l'auteur analyse les témoignages relatifs à la fondation mythique de Bénévent par Diomède, est passionnante : tout se passe comme si cette légende avait été utilisée par les colons à des fins de propagande auprès des éléments de la population locale qu'ils cherchaient à gagner à leur cause.

Les chapitres IV à IX (*La deduzione della colonia — La struttura urbana di Benevento — Da colonia a municipio — La deduzione triumvirale e augustea — La città imperiale — La città tardoantica fino alla conquista longobarda*) sont d'autre part suivis d'un appendice de 70 pages consacré à la *Tabula* des Ligures *Baebiani*, c'est-à-dire des descendants d'époque trajanienne de Ligures transplantés, en 181 av. J.-C., dans la zone montagneuse située au nord de Bénévent. Ce document apporte en effet des éléments substantiels à notre connaissance des réalités économico-sociales dans l'*ager Beneuentanus* des années 100 de notre ère, en même temps qu'il éclaire le processus de rattachement des territoires situés dans son voisinage

Sept tableaux font suite à cet appendice. Tous, mais surtout les deux premiers (1. *Indice dei gentilizi e relative attestazioni*. 2. Gentes *e dislocazione delle relative proprietà*) constituent des bases de données précieuses. À quoi l'on ajoutera la bibliographie et les index attendus. Bref, une étude exhaustive et soignée.

Jean-Claude Richard.

José Maria Blázquez, *El Mediterraneo y España en la Antigüedad. Historia, religion y arte*, Cathedra, Historia/Serie Menor : Madrid, 2003, 847 pages.

L'ouvrage de J.M. Blázquez constitue une somme de nos connaissances sur l'histoire ancienne, voire la préhistoire, de la Péninsule Ibérique, et surtout une synthèse consacrée à son insertion dans le complexe géographique, ethnique et historique du Bassin Méditerranéen. La diachronie va de la protohistoire au Bas-Empire, la géopolitique de l'Occident à l'Orient. La dimension archéologique, et surtout celle des « antiquités nationales », ne sera pas négligeable. Parmi les axes dominants de l'investigation figureront les problèmes religieux — la pluralité des religions et leurs interactions —, ainsi que les réalités économiques de la Péninsule antique (vin ; huile ; mines), analysées à l'échelle des échanges méditerranéens, et surtout dans une perspective centripète (Rome et l'Espagne romanisée).

On lira avec le plus vif intérêt les essais des chap. I-III sur l'Oritanie et les Celtibères : sur la guerre primitive, sur les relations entre l'Oritanie et la « Meseta », avec les connexions indo-européennes et les apports de matériel militaire ; la toponymie celte de l'Oritanie fait apparaître, avec les monnaies, une extension d'Obulco jusqu'en Bétique (p. 55 s.) ; Strabon et Pline sont interrogés méthodiquement, comme les vestiges militaires de l'archéologie. On aborde ensuite, avec la seconde partie, une histoire militaire de la Péninsule (p. 79 s.), qui montre l'Espagne barcide et romaine comme un champ d'affrontement, sinon d'expérimentation militaire, d'Hannibal à Scipion, de Marius, novice à Numance, à Sertorius, Pompée, et aux chefs pompéiens de la guerre civile. Strabon, Diodore, Pline sont les sources privilégiées : Tite-Live est un peu réduit à une anthologie, pour l'aventure d'Hannibal (p. 97) ; tout au plus pourrait-on regretter que les exploits de *tous les Scipions* ne soient pas assez explicités. Le réseau routier de l'Espagne romaine (II, 2, p. 122 s.) fait l'objet d'une remarquable synthèse (milliaires, *Itinéraires*, vases de Vicarello, *Tabula Peutingeriana*, etc.), centrée sur la géographie administrative de l'Empire. Suivra un riche précis d'histoire économique, qui complète les brèves allusions du chapitre I, sur les enjeux économiques des affrontements. Cette étude exhaustive de la « fertilité de l'Espagne », très centrée sur Strabon, étudie (p. 137 s.), l'olivier, la production viticole, les mines ; il apparaît que l'auteur n'a pas tiré tout le parti souhaitable de Columelle, de l'œnologie de Pline (*NH*, XIV), mais cette synthèse est excellente. On ne peut que louer sans réserves la monographie du

chap. IV consacrée à *Carthago Noua*, centrée sur l'épigraphie : la vie municipale, est éclairée par la liste des magistrats monétaires, l'urbanisme par les inscriptions du port et de l'enceinte, ainsi que du théâtre ; la synthèse épigraphique permet aussi de retracer la vie des métiers et des corporations. Les informations recueillies sur la vie religieuse et le culte impérial sont capitales (p. 164-167). Deux chapitres archéologiques de cette section (V et VI) retiendront l'attention par leur précision et leur densité : l'étude du « Monte Testaccio » comme « monte de aceite andaluz » et le compte rendu des excavations espagnoles postérieures à Dressel : le dénombrement et le classement des amphores du site (p. 185 s.) confirmera, jusqu'à la campagne de 1999, la prépondérance du « matériel » d'origine bétique.

Deux monographies sur la « cité ibérique » de Castulo, liée à la conquête de *Carthago Noua* et aux avatars de l'exploitation minière, aux invasions germaniques et à la « crise du III^e^ siècle », complètent ce tableau de la romanisation (p. 198-221) ; les références classiques (Pline ; Strabon) sont conjuguées avec les témoignages historiographiques du Bas-Empire (notamment, p. 201).

La troisième partie (p. 225 s.) est dominée par une histoire comparée des religions du Bassin Méditerranéen, de la Judée biblique et de l'Orient sumérien et phénicien (chap. 1) à la religion hellénistique. Cette enquête n'établit guère de liens, même de type dumézilien, entre la « cosmologie phénicienne » et les phénomènes religieux de la Péninsule. Les apports phéniciens à la « religiosité indigène » seront mis en lumière par le chap. III. 5 pour l'Oritanie et le Haut Guadalquivir, avec un dossier archéologique bien fourni : scènes d'adoration de Torreparedones ; danses funèbres de guerriers ; « prostitution sacrée » de Castulo et de Cancho Roano (VI, p. 357 s.). L'influence de l'Astarté phénicienne paraît évidente ; les thèmes de la peinture sur vases confirment ces influences orientales (très bonne synthèse, p. 372 s.). Dans le chapitre sur la religion d'Alexandre le Grand et le culte des souverains, l'apport au « culte impérial dans la péninsule ibérique » paraît limité : voir Suétone, *César*, VII, et la présence de la statue du Macédonien dans le temple d'Hercule à Gadès. Il convient également de louer, dans cette section, la remarquable étude « La religion celta en Hispania » (VIII, p. 405 s.), complétée par l'analyse des « religions primitives en Espagne préromaine » : les deux études associent de manière démonstrative témoignages historiographiques et documents archéologiques.

La IV^e^ partie, riche et disparate, élargit les perspectives à la Méditerranée biblique et classique. Les sources tardives, profanes et patristiques, servent de référence à un essai sur l'avortement et la contraception dans le monde antique : les références juridiques, scientifiques et philosophiques sont des plus succinctes pour Rome (p. 448) : on simplifie la *lex Cornelia de sicariis et ueneficiis* et la législation natalitaire d'Auguste ; on sous-estime la doxographie stoïcienne, et Musonius Rufus est omis. La doctrine de Jean Chrysostome, de Jérôme et d'Augustin est en revanche très bien analysée (p. 452). Même remarque élogieuse pour l'anthologie de textes chrétiens sur « la crainte de la mort », IV, p. 463 s ; cet enjeu des controverses entre sages « païens » et apologistes chrétiens fait bien apparaître l'utilisation des florilèges philosophiques chez Athénagoras et Hippolyte de Rome (p. 475 ; p. 481-482), mais la dialectique ambiguë qui rejette l'eschatologie platonicienne et intègre sélectivement la « constance » stoïcienne n'apparaît pas assez clairement. Voir les travaux de Spanneut et notre *Philosophie à Rome*, p. 199 s. Une riche étude sur le rôle formateur de l'Académie d'Athènes (p. 523 s.) souligne ce qu'elle a apporté à la culture des élites païennes et chrétiennes : il faut toutefois (p. 527 s.) dépasser les interdits d'une première génération d'apologistes (Tertullien) ; c'est entre le IV^e^ siècle de notre ère et l'interdiction de Justinien que l'assimilation est la plus florissante. L'essai de reconstruction de « la vie estudiantine à Berouth et Alexan-

drie » (chap. V, p. 555) prolonge cette recherche (programmes d'études, importance du droit et de la magie — avec ses débats ; catalogue des maîtres). La *Vita Seueri* de Zacharias est scrutée avec minutie. Dans cette section « chrétienne », on appréciera aussi le chap. VIII (p. 619 s.) sur « les ultimes apports de l'archéologie à la connaissance du christianisme primitif en Espagne » — en fait surtout à Ceuta et en Lusitanie ; or l'apport de Tarragone et de la nécropole de Carthagène (p. 628 s.) n'est pas négligeable. Les hérésies et des conciles qui marquent le christianisme devenu religion officielle sont également analysés dans cette section très dense de l'ouvrage.

La V^e^ partie se recommande par un très riche chapitre III sur « le portrait dans les mosaïques hispaniques » (p. 764 s.) — étude comparative avec la mosaïque orientale. On appréciera aussi l'impressionnant « rapport » sur l'« historiografia de la España imperial », somme digne d'un congrès sur la romanisation et la christianisation de la Péninsule, qui pose les problèmes de l'impérialisme et de l'assimilation (uniformisation juridique ; brassage social hispanoromain ; évergétisme, p. 672 s.). Les « profanes » découvriront, ici, l'immense apport de l'érudition espagnole conjuguée avec l'archéologie locale et régionale. Par comparaison, le « précis » liminaire sur Néron, persécuteur, incendiaire, « urbaniste » (I, p. 657 s.) n'enrichit pas considérablement nos perspectives sur l'époque néronienne : l'« idéal du principat », les grands projets, les « rêves » d'un autocrate attiré par l'imaginaire oriental du pouvoir, la mégalomanie édilitaire, diversement appréciée, de G. Picard à Y. Perrin, sont traités sommairement. La bibliographie, assez pauvre ici, omet les *Neronia*, V (coll. Latomus, vol. 247, 1999), mais l'ensemble de l'ouvrage se recommande par l'exceptionnelle richesse des références bibliographies. La politique de Néron dans la Péninsule Ibérique et ses implications dans la crise de 68-69, ainsi que le regard de la littérature néronienne sur les Espagnes, ne sont pas près de lasser notre curiosité.

Au total, l'ouvrage de J.M. Blázquez constitue une véritable encyclopédie historique, religieuse, culturelle et archéologique sur l'Espagne des Romains, l'aînée des « provinces ». Il paraît donc superflu de réaffirmer, en conclusion, l'exceptionnelle valeur de cette somme de culture et d'érudition, qui associe toutes les disciplines de la recherche.

Jean-Marie André.

Histoire des religions.

Françoise Van Haeperen, *Le collège pontifical (3^ème^ s. a.C.-4^e^ s. p.C.)* : Bruxelles-Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2002, 467 pages.

Le gros livre de F. Van Haeperen vise à remplacer le plus que centenaire Bouché-Leclercq (Auguste, et non André, p. 3), *Les pontifes de l'ancienne Rome*, Paris, 1871. On sera cependant attentif au titre de l'ouvrage : le collège pontifical, appellation qui englobe, au-delà des pontifes eux-mêmes, avec le grand pontife, d'autres catégories de prêtres, *rex sacrorum*, flamines, vestales. L'auteur a choisi, délibérément, de ne faire porter son enquête que sur la période pour laquelle nous avons des sources sûres, c'est-à-dire à partir du III^e^ siècle. L'intérêt se déplace donc des origines quasi mythiques du pontificat, sous Numa, naguère encore objet privilégié de la recherche, vers l'Antiquité tardive, jusqu'à l'empire chrétien et l'extinction du paganisme, époque pour laquelle la correspondance du pontife Symmaque est exploitée avec bonheur.